

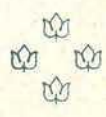
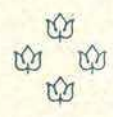
PER
9-54
CON

L'OISEAU BLEU

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent
Montréal, Canada



Abonnement: Canada et Etats-Unis: \$1
Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles
Téléphone: PPlateau 1131

VOLUME XVIII — Nos 11-12

MONTRÉAL, JUIN-JUILLET

Le numéro: 10 sous



C'était un énorme monstre avec sept têtes de dragon, avec sept langues rouges et avec une queue de serpent.

La Bête-à-sept-têtes

Voici un autre conte du folklore canadien. Je le trouve cette fois encore dans *The Journal of American Folk-lore*, janvier-mars 1916, volume XXIX. M. Gustave Lanctôt déclare l'avoir appris vers 1896, à Saint-Constant, comté de La-prairie.

J'ai l'impression que grands-papas et grand-mamans le racontaient encore à cette époque dans à peu près toutes les régions de la province de Québec, pour égayer les longues soirées d'hiver de leurs petits-enfants.

Entre six et onze ans, je me rappelle fort bien l'avoir entendu, ce conte, et beaucoup d'autres aussi, des centaines de fois à Sainte-Victoire, comté de Richelieu, dans les mêmes termes ou presque sans variantes.

VIATOR



IL Y AVAIT une fois un homme et une femme, qui avaient trois fils, Pierre, Jacques et Jean. Comme ils étaient très pauvres, ils manquaient souvent de quoi manger.

Pierre, l'aîné, qui ne pouvait plus supporter cette vie de misère, dit à sa mère, après s'être décidé une bonne fois: Faites-moi sept petites galettes, je vais aller travailler et m'enrichir.

Sa mère lui fit donc sept petites galettes, et il partit. *Marché, marché, marché*; il marcha longtemps et arriva enfin à l'entrée d'un grand bois. A peine avait-il fait quelques pas dans la forêt qu'il entendit une voix qui criait: *Pierre, Pierre!* La peur le prit. Il n'osait regarder en arrière, tant il était effrayé, pour savoir d'où pouvait bien venir la voix. Mais elle criait plus fort: *Pierre, Pierre!* Alors, il se retourna, mais en se retournant, il reçut sur la tête un coup de rondin qui l'étendit par terre, sans connaissance.

Au bout de quelque temps, Jacques prit la même décision que Pierre. A son tour, il dit à sa mère: Faites-mois sept petites galettes de sarrasin, et je vais aller travailler moi aussi et m'enrichir.

Sa mère lui fit donc sept petites galettes de sarrasin et il partit dans la même direction que Pierre. *Marché, marché, marché*; il marcha longtemps et en arrivant dans la forêt, il entendit une voix qui criait: *Jacques, Jacques.* La peur le prit; il continua son chemin sans regarder en arrière tant il était effrayé. Mais la voix se remit à crier de plus belle: *Jacques, Jacques.* Alors il se retourna, mais au même

moment il reçut en plein front un coup de rondin qui l'étendit par terre, sans connaissance.

A quelque temps de là, P'tit-Jean dit un beau jour à sa mère: Faites-moi sept galettes de sarrasin et je vais aller travailler. Moi, je vous le promets, je reviendrai bien. Le cœur gros de chagrin, car elle l'aimait beaucoup, sa mère lui fit sept galettes de sarrasin; P'tit-Jean les mit dans son mouchoir et partit à la grâce de Dieu. *Marche, marche, marche.* Après avoir longtemps marché, il arriva sur le bord d'une rivière. Il y vit une vieille mendicante qui lui demanda: Voudriez-vous m'aider à traverser la rivière? P'tit-Jean l'aida aussitôt à traverser la rivière. Une fois rendu de l'autre côté, il lui donna une de ses galettes de sarrasin.

Alors la vieille lui dit: Je suis une fée. Pour te récompenser de ta charité, pour te témoigner ma reconnaissance, je vais te faire don d'une baguette et d'une ceinture. Avec la baguette, tu feras tout ce que tu voudras; et quand tu mettras ta ceinture, tu deviendras invisible.

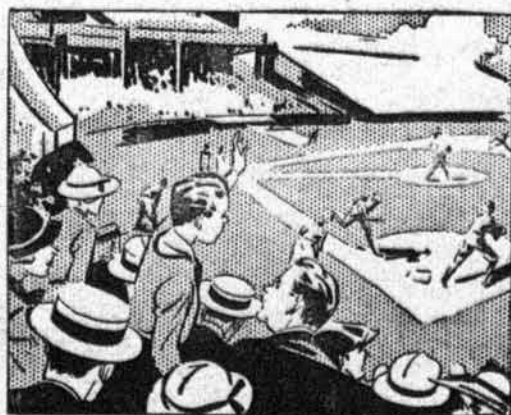
Jugez de la joie de P'tit-Jean!

P'tit-Jean prit la baguette et la ceinture, remercia la fée avec des larmes dans les yeux, tant il était content de ce cadeau, et continua sa route.

Quand il arriva à l'entrée de la forêt, il entendit lui aussi une voix qui criait: *P'tit-Jean. P'tit-Jean!* Mais aussitôt, sans y prêter plus d'attention que cela, il mit sa ceinture et traversa le bois sain et sauf.

Il poursuivit son chemin. *Marché, marché, marché.* Il arriva bientôt devant le château du roi. Un grand diable de sentinelle se tenait à la porte, qui lui demanda: —*Qu'est-ce que tu veux?* —*Je veux voir le roi!* —*On ne passe pas sans y être invité.*

P'tit-Jean mit sa ceinture et, devenu invisible, franchit la porte pendant que le soldat



cherchait ici et là pour découvrir où il s'était caché.

P'tit-Jean monta les escaliers à la course, arriva devant le roi, qui lui dit comme ça :

— Qu'est-ce que tu veux? — Sire, je veux m'engager; je suis tout disposé à faire tout ce que vous voudrez et tout ce que les autres ne pourront pas faire. — C'est ce que nous allons voir, et tout de suite, répondit le roi, piqué au vif par la riposte de P'tit-Jean. Va nettoyer mes écuries.

Ces écuries n'avaient pas été nettoyées depuis dix ans au moins, autant que je me le rappelle, et elles étaient toutes pleines de fumier. P'tit-Jean descendit aux écuries. Il les vit, les toucha de sa baguette et dit simplement: Je veux que les écuries soient nettes.

Aussitôt elles furent nettoyées complètement. Tout le fumier était enlevé et les animaux avaient tous une litière de paille bien fraîche. Le roi vint visiter ses écuries; il s'émerveilla de les voir si propres après si peu de temps.

— Maintenant, dit-il, à P'tit-Jean, tu vas mener mes vaches au pacage, mais fais bien attention de les mener dans le champ des géants! — On verra, répondit P'tit-Jean avec un air mystérieux. Il fit sortir le troupeau des étables.

Alors, une des génisses s'approcha de lui et lui dit: Prends ton couteau et coupe-moi une *babiche* depuis la tête jusqu'à la queue. P'tit-Jean ne voulait pas tant il était surpris et qu'il craignait de faire mal à la génisse. Mais elle lui dit: Ne crains rien, je suis une fée; taille-moi une *babiche* depuis la tête jusqu'à la queue. P'tit-Jean prit son couteau et tailla une *babiche* depuis la tête jusqu'à la queue. La fée lui dit alors: Tu n'auras qu'à dire: *Babiche, attache!* et la *babiche* attachera tout ce que tu voudras. P'tit-Jean était très content; il remercia la fée, mit la *babiche* dans sa poche et mena les vaches au pacage dans le champ du roi. L'herbe était courte et brûlée par le soleil, tandis que dans le champ des géants, le foin était à pleine clôtüre et montait plus haut que les vaches.

P'tit-Jean, sans hésiter, ouvrit la barrière et fit passer toutes les vaches dans le champ des géants. Les vaches se mirent à manger dans le grand foin et, le soir, quand P'tit-Jean les ramena à l'étable, elles donnèrent deux fois plus de lait que de coutume. P'tit-Jean continua de les mener paître dans le champ des géants, si bien qu'elles engraisèrent à vue d'oeil. Et le roi était fort content de voir ses vaches devenir si grasses et lui donner tant de lait.

Un jour, pendant qu'il était au champ et qu'il surveillait ses vaches, la fantaisie vint à P'tit-Jean d'aller au château des géants, dont il apercevait le toit au loin. Il avait avec lui sa

ceinture, sa baguette et sa *babiche*. Il marcha à travers les champs dont le foin lui montait plus haut que la tête. Il arriva à une barrière, qui était ouverte. Comme il allait la franchir, un énorme géant, haut sûrement de dix pieds, parut devant lui et lui barra le chemin: Que viens-tu faire ici, petit ver de terre? Si tu ne t'en va pas, je te coupe en quatre et je te mets dans mon sac. — *Babiche, attache!* répondit P'tit-Jean, sans reculer d'un petit doigt. Aussitôt dit, aussitôt fait: le géant se trouva attaché et ficelé au poteau de la barrière. D'un coup de baguette, P'tit-Jean lui coupa la tête et continua sa marche vers le château.

En approchant, il vit deux géants qui travaillaient sur le toit à réparer la couverture. P'tit-Jean boucla sa ceinture autour de ses reins et se glissa, invisible, dans la salle à manger du château. Là, il aperçut la fille du roi, avec ses beaux cheveux blonds, en train de mettre la table pour les géants.

P'tit-Jean se cacha sous une chaise. Quand le dîner fut prêt, la fille du roi appela les géants, qui vinrent s'asseoir à table. Alors P'tit-Jean, que personne ne pouvait voir, parce qu'il portait sa ceinture enchantée, mangea rapidement la soupe d'un des géants et quand celui-ci voulut manger, il n'en trouva plus. Le géant, furieux, se tourna aussitôt vers son frère, en lui criant: C'est toi qui me joues des tours. Si tu recommences, je vais te casser la tête. Pendant qu'ils se menaçaient ainsi, P'tit-Jean avait passé de l'autre côté de la table et mangeait la soupe de l'autre géant. En voyant son assiette vide, celui-ci se fâcha à son tour, apostropha son frère et, dans leur colère, les deux géants se mirent à se lancer des objets par la tête, pendant que la princesse tout effrayée s'était sauvée dans sa chambre.

P'tit-Jean prit alors sa baguette et coupa la tête des deux géants. Puis ôtant sa ceinture, il alla trouver la princesse et lui dit: Je suis venu vous délivrer de ces géants. Je les ai tués, et nous allons retourner au palais du roi. — C'est impossible, répondit la princesse, car la Bête-à-sept-têtes va nous dévorer dès que nous sortirons du château. — Où est-elle? demanda P'tit-Jean. — Dans la cour, ici même.

Avant que la princesse eût pu l'en empêcher, P'tit-Jean courut aussitôt dans la cour où la Bête-à-sept-têtes dormait au soleil. P'tit-Jean mit sa ceinture et, s'approchant d'elle, se mit à compter les têtes en mettant la main sur chaque tête et en élevant la voix à chaque tête: Une,

deux, trois, quatre, cinq, six, sept. Et il lança le mot *sept* de toute la force de ses poumons. La bête se réveilla en sursaut et bondit en hurlant et jetant du feu par les naseaux, pendant que sa queue battait furieusement le sol.

C'était un énorme monstre avec sept têtes de dragon, avec sept langues rouges et avec une queue de serpent. Mais P'tit-Jean était invisible et, après avoir hurlé en regardant de tous côtés, la bête se tranquillisa et se rendormit. Alors, P'tit-Jean recommença à compter les têtes: Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept! cria-t-il. La bête se réveilla plus féroce que la première fois; ses yeux étaient rouges de colère, ses sept langues se tordaient dans ses gueules grandes ouvertes et ses naseaux lançaient du feu. Elle hurlait, battant le sol de sa queue et cherchait à découvrir qui l'avait réveillée. Mais elle ne voyait pas P'tit-Jean. Elle se rendormit bientôt. Alors P'tit-Jean prit sa baguette et trancha les sept têtes de la bête. Il n'oublia pas de couper les sept langues qu'il mit dans son mouchoir.

Il alla tout de suite retrouver la princesse; ils visitèrent ensemble le château des géants, qui était rempli de grandes richesses.

Dans la cave, ils trouvèrent des tonnes d'or et d'argent. Alors, P'tit-Jean ramena la princesse au roi, son père, qui fut grandement réjoui de revoir sa fille. P'tit-Jean lui dit: Sire! J'ai délivré votre fille et vous avez promis de la donner en mariage à celui qui la délivrerait des géants. — C'est vrai! répondit le roi; mais avant d'épouser la princesse, il faut qu'il tue la Bête-à-sept-têtes. Alors P'tit-Jean lui présenta les langues: Voici les sept langues de la bête et son corps est dans la cour du château.

Le roi envoya ses gardes au château des géants. Ils trouvèrent les géants morts et la bête décapitée dans la cour. Ils rapportèrent chez le roi toutes les tonnes d'or et d'argent. P'tit-Jean fit envoyer une tonne d'or à ses parents. Le roi lui dit: Tu peux épouser ma fille, mais tu es bien petit.

On commença de grands préparatifs pour le mariage. Le matin des nocés, P'tit-Jean se toucha avec sa baguette en disant: Je veux devenir un grand officier. Et, soudain, il devint l'un des plus beaux officiers de la cour du roi, avec un uniforme tout chamarré d'or. Il avait un grand chapeau de velours, galonné d'argent, avec une belle plume blanche et il portait au côté une épée d'or.

P'tit-Jean descendit dans la cour du château et la princesse en le voyant, se prit à l'aimer davantage. Le mariage eut lieu avec de grandes cérémonies.

P'tit-Jean monta sur le trône et il régna longtemps avec bonheur.



RIONS UN PEU

Bébé, à sa maman. — Petite mère, aimes-tu les histoires?

Maman. — Oui, mon enfant!

Bébé. — Veux-tu que je t'en raconte une?

Maman. — Je veux bien.

Bébé. — Est-ce que cela te fera plaisir?

Maman. — Mais oui, mon chéri.

Bébé. — Mais elle n'est pas longue!

Maman. — Ça ne fait rien, raconte toujours!

Bébé. — Eh bien! voilà: il y avait une fois... une carafe... je viens de la casser...

* * *

— Je voudrais bien savoir pourquoi la caissière me compte chaque plat deux fois?

— Monsieur va comprendre, elle est bête.

* * *

Jean. — Dis donc, grand-père, papa prétend que je ne mords pas au calcul. Qu'est-ce donc qu'on trouve à manger dans le calcul?

* * *

L'importance des virgules

Il serait difficile de trouver un plus plaisant exemple que le suivant du danger de mal distribuer des virgules. Voyez quel grotesque donne à cette phrase le déplacement de quelques-uns de ces petits signes:

“Le jeune homme entra sur la tête, un chapeau de paille aux pieds, des souliers vernis sur son front, un sombre nuage à la main, une canne d'ébène à la pomme sculptée dans ses yeux étincelants, une menace muette.”

Fleurs télégraphiées Tél. : HARbour 1878
partout

ED. GERNAEY
Fleuriste

Invitation particulière aux membres de la
Société de Saint-Jean-Baptiste

1405, rue Saint-Denis

MONTREAL

Prière

à saint Jean-Baptiste

Patron des Canadiens français

Parare Domino plebem perfectam.

Préparer au Seigneur un peuple parfait.

(SAINT LUC, I, 17)



SAINT JEAN-BAPTISTE, illustre Précurseur du Messie, vous que le Sauveur a proclamé le plus grand parmi les enfants des hommes, et que Notre Saint-Père le Pape Pie X a donné pour patron spécial aux Canadiens français; vous avez merveilleusement préparé, par votre vie austère, pénitente et tout angélique, les voies au règne de l'Agneau Rédempteur. Nous vous en supplions, daignez nous obtenir la grâce de marcher sur vos pas glorieux, de conserver la foi de nos pères, de défendre avec zèle les intérêts de la sainte Eglise catholique, et de réaliser les desseins de la divine Providence sur chacun de nous, afin qu'après l'exil de cette vie, nous puissions nous retrouver dans la céleste patrie, pour y chanter les louanges du Roi éternel de tous les peuples, pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Célébrons dans l'allégresse la fête de
saint Jean-Baptiste

RÉCRÉONS-NOUS

Le maître.—A quoi sert le coton?
L'élève.—A faire des habits de laine.

* * *

Le professeur, à ses élèves:
— Certains mots en ail forment leur pluriel en aux. Vantail fait vantaux, travail, travaux. Quel est celui de vous qui pourrait citer un autre exemple?

— Moi, monsieur: marmaille, marmots!

* * *

— Toto, pourquoi mets-tu tes bas à l'envers?
— Parce qu'il y a un trou à l'endroit.

* * *

— Quel âge a donc votre frère? demandait-on à quelqu'un.

— Dans deux ans, dit-il, nous serons du même âge.

* * *

Effet de l'habitude

Un boucher amène son fils, âgé de sept ans, chez le médecin.

Après l'avoir examiné, le médecin ordonne:

— Et deux fois par semaine, vous le pèserez.
— Avec les os, docteur?

* * *

A l'école

— Quels sont ceux d'entre vous qui ont déjà vu une tortue?

— Moi, monsieur! C'est une bête qui a des carreaux sur le dos et qui entre sa tête dans sa bouche.

* * *

Jacques apprend à lire. Sa mère l'interroge:

— Sais-tu ton alphabet?

— Oui, maman.

— Quelle lettre vient après la lettre A?

— Toutes les autres, maman.

* * *

La maman.—Comment, Jean, tu as mangé tout le gâteau, sans penser à ta soeur.

Jean.—Oh! si, maman. J'ai pensé à elle tout le temps. J'avais si peur qu'elle n'arrive avant que j'aie fini.

— Vous voyez, je ne vous ai pas fait de mal! Vous n'avez pas crié...

— Oh! vous savez, les grandes douleurs sont muettes!...

* * *

La maman.—Lili, les petites filles bien élevées ne sucent pas leur pouce.

Lili.—Quel doigt, alors, maman?

* * *

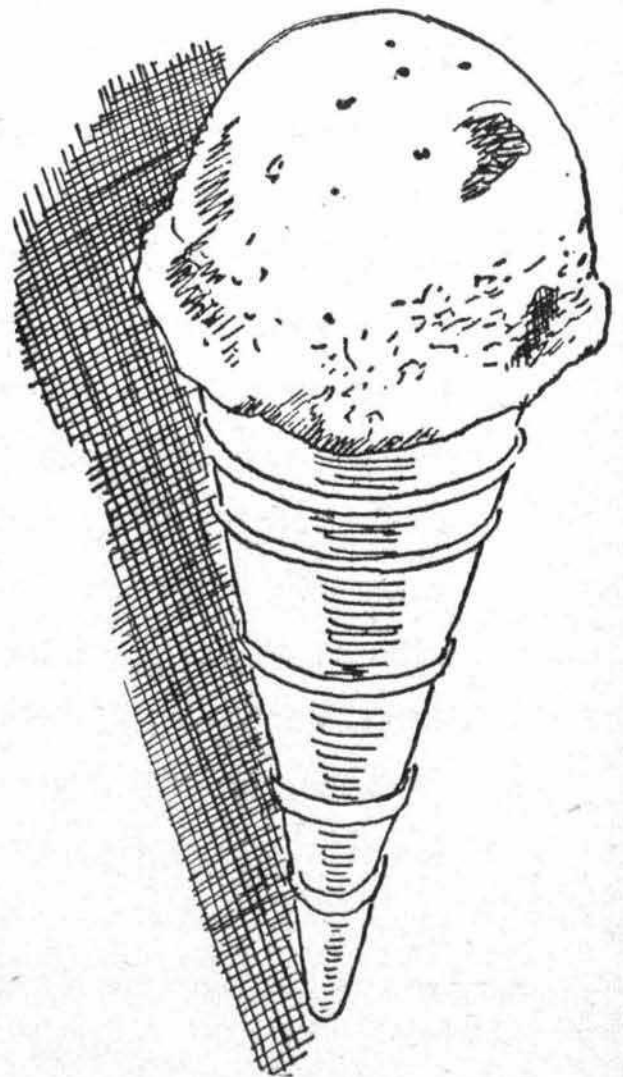
Il ne faut pas abuser

Madame, à son valet:

— Joseph, je suis mécontente de vous. Le matin, vous êtes toujours le dernier arrivé des domestiques, et, le soir, toujours le premier parti.

Le valet, à Madame, sans se démonter:

— Madame ne tolérerait pas que je sois deux fois en retard dans la même journée.



JOYEUSES VACANCES!



No 66

Juin-Juillet 1938

AFFILIÉS A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE ET RECONNUS D'UTILITÉ
PUBLIQUE PAR LE GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

COMMISSION DES C. J. N.

Membres ex-officio — F. Marie-Victorin, F.E.C., Jules Brunel, Jacques Rousseau, Roger Gauthier, respectivement président, secrétaire général, trésorier et chef du secrétariat de la S. C. H. N.

Membres désignés par le conseil de la Société — Frère Adrien, C.S.C., directeur général des C.J.N., Sœur Sainte-Alphonsine, C.N.-D., sous-directrice. Les chefs de service suivants: Frère Marie-Victorin (*Botanique*); Gustave Chagnon (*Entomologie*); R. P. Léo Morin, C.S.C., (*Géologie-minéralogie*); Henry Teuscher (*Horticulture*); Marcelle Gauvreau (*Pédagogie et bibliographie*).

Le siège social de la Société et des C. J. N. est à l'Université de Montréal, 1265, rue Saint-Denis. On est prié d'envoyer toute correspondance à cet endroit.



Le Mont-Royal dans la lumière de mai

(Poème en prose)

Albert Ferland est l'un des meilleurs interprètes de nos paysages laurentiens. Les pages suivantes, qui datent de 1914, n'ont rien perdu de leur actualité, et on aimera à revoir le Mont-Royal à travers les yeux et l'âme de l'un de nos plus sincères poètes.

CET après-midi de mai, un impérieux besoin d'aller saluer un coin de la Terre rajeunie me pousse vers le Mont-Royal. Le ciel est d'un bleu magnifique, un bleu tendre. La blonde lumière de ce déclin de jour doit baigner d'une douceur infinie le front des bois. Et dans ma hâte d'être le témoin de ce spectacle, je foule, sans m'attarder, l'herbe courte du Parc Jeanne-Mance dont le tapis vert s'infléchit vers la ligne du tramway. D'un regard circulaire j'embrasse le profil de la ville, découpeure de clochers, d'édifices et de dômes sur le mince bleu du

fleuve et sur la teinte aérienne des monts lointains: Beloeil, Rougemont, Sainte-Thérèse faisant, avec d'autres hauteurs, au sud et à l'est, comme une bordure à la vallée laurentienne. Puis, face aux arbres proches dressant leur grisaille, leur rideau de branches sur la base du mont dont la courbe haute semble l'image d'un énorme bison couché. Le vieux géant, aujourd'hui, a bien peu la couleur du printemps. Son aspect est encore bien sévère et je crains déjà de ne pas trouver sur son épaule l'ébauche même d'un voile de feuilles. Dans l'appréhension d'une déception visuelle, car j'ai une fièvre de vie végétale, je n'ai presque pas de sourire pour souligner la poésie de ce flot d'écoliers qui passe et dont les vivants remous enveloppent trois minces institutrices.

Non! ce que je viens admirer c'est l'Arbre délivré de la torpeur de l'Hiver, c'est l'Arbre

ressuscité, l'Arbre dont la sève liquéfiée sous le baiser des tièdes matins va créer le bourgeon, la feuille et la fleur.

Voici les pommiers! Baignés de silence, austères encore, ils attendent, semble-t-il, avec des gestes tourmentés, la floraison qui donnera à leurs branchages noirs une grâce angélique. Le sang de la Terre va se réveiller, créateur, dans la trame capillaire de leurs fibres. L'heure est proche où ces graves pommiers seront tout en neige et gracieusement clairs comme des communiants.

Près des pommiers boudeurs, dans un jet léger, moins paresseux sont quelques trembles. Déjà des franges de chenilles végétales, les unes rouges, d'autres vertes, ornent leurs branchettes. Ils portent leur floraison comme une chevelure, et leur pâle jaillissement vers la tendresse du ciel est si doux que j'en ai l'âme recueillie, j'aimerais leur dire: "Vous êtes beaux les trembles!"

Dans la compagnie des trembles, des pommiers et des érables, voici un petit saule, un saule penché — les saules le sont presque toujours. Il est une grâce riante parmi les arbres nus. Il porte un fourmillement d'émeraudes. Par moments un frisson remue ses minuscules feuilles naissantes, si transparentes dans la lumière que tout son branchage reste visible. Au pied du saule, sur un banc fraîchement vermillonné, deux amoureux mêlent une note humaine à l'âme des arbres.

Des sons de cloches! celles de Notre-Dame peut-être, me tirent de ma contemplation, me rappellent — j'avais oublié la ville — que la métropole est à quelques pas, à trois jets de pierre. Un rideau d'arbres est entre elle et mon rêve. Ce n'est pas la paix d'une forêt, mais un fragile isolement que je goûte.

Un autre bruit! Dans l'abrupte petit sentier que je gravis, s'égrène un chapelet de rires, rires de jeunes filles qui descendent en courant comme des folles. Prenant note de cette joie cascasant le long des petits cerisiers aux étroites feuilles, j'entends des voix venant d'en haut: "Look! look!" crient deux Anglaises, curieuses, sans doute, de voir un "Frenchman interviewer le Printemps!" Décidément si les arbres ne sont pas, faute de feuillage, des harpes chantantes, du moins, le coeur des femmes, ce jour de mai, a la gaité facile.

Maintenant, marchant vers le couchant, j'ai traversé le lacet gris que fait la route carrossable, dans sa spirale, pour s'élever jusqu'au sommet de la montagne. Chaque pas me rapproche de la famille pullulante des bouleaux. Des nombreux petits sentiers qui mènent aux bouleaux, j'ai choisi celui qui longe une ravine que je sais et par où le flanc du penchan-

s'égoutte. Je reconnais son bruit. Avant de la voir, son image, ses roches, ses blancheurs moutonnantes, me reviennent, familières à l'esprit, pour en avoir fait, déjà, plusieurs croquis, les printemps passés. Un gros mois durant, on peut ouïr murmurer son écoulement d'eau de neige, et sa chanson, on le pense bien, fait converger tous les gamins d'alentour. Que dis-je! en voici deux occupés à y faire glisser aux endroits où l'eau s'étale de minuscules bateaux à voiles. Et les cris qu'ils jettent mon Dieu!... Ah! belle enfance! tu me rappelles des heures déjà bien lointaines où, avec mes frères Henri, Emile et Joseph, j'avais au lac La Barrière, un beau ruisseau jaillissant. Belle enfance, tu me fais évader du Mont-Royal pour me retrouver enfant et pieds nus, avec de petits bateaux à voiles un peu comme ceux-ci et que je faisais flotter sur le ruisseau de notre savane. Cette douce hantise de mon jeune passé m'occupe si bien l'esprit que, sautant de pierre en pierre, tout absorbé, je ne m'aperçois pas de la présence de deux amoureux cherchant un endroit propice pour s'asseoir près de l'eau. Les voici l'un près de l'autre assis sur le bord du granit émergeant. Sans paraître observer, j'ai vu leur

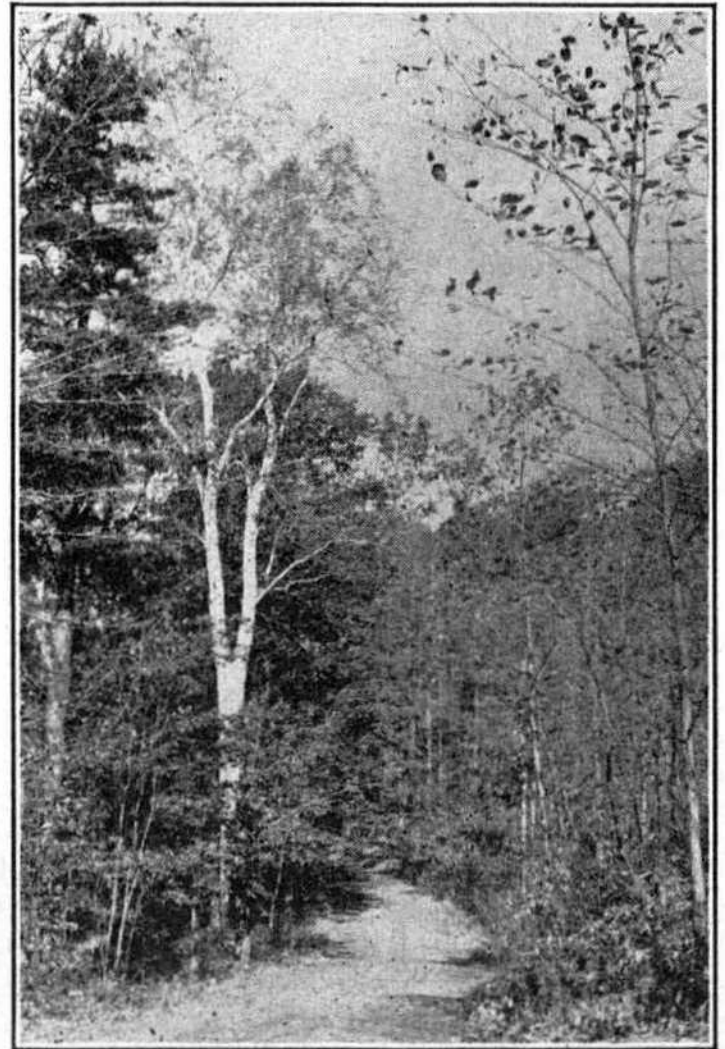


Photo F. Marie-Victorin

Me voilà au coeur de la boulaie. On dirait qu'une forêt d'énormes cièrges m'environne. Innombrables les beaux et fins bouleaux!

sourire à la petite nappe liquide faisant miroir à leurs pieds. Ah! Ah! les coeurs, l'heure est bonne! Je passe en vous souhaitant le bonheur. Celui qui va à travers les bouleaux n'est pas jaloux... La beauté des bois, en ce moment du moins, lui suffit.

Mais j'y songe, n'est-ce pas le printemps des arbres, non celui des coeurs, que je cherchais! Voyons! Les hommes me gâtent la solitude. Tournons-nous vers les végétaux. Tiens! le sumac est verdi! Des points de velours rose alternent avec ses feuilles tendres. Salut! sumac! Ici encore la sinuosité d'un ruban d'eau. Son caprice me conduit à une ample mare tremblante, dans un pli du coteau dont le sol pierreux est tout couvert de cornets glauques. Un fourmillement de frêles images ondule sur le plissement de l'eau. Ah! les beaux mirages! jeunes herbes, blancheurs de bouleaux, feuilles légères sont comme en extase... Par moment, au loin, des cris d'enfants déchirent la paix des bois... Mais qu'est-ce qui me griffe ainsi au passage? Ah! bon, les mûriers!... leurs courbes gracieuses se mouchettent de pointes vertes.

Me voilà au coeur de la bouleraie. On dirait qu'une forêt d'énormes cierges m'entourne. Innombrables les beaux et fins bouleaux! Leur écorce comme un satin blanc et rose accroche du soleil et avec l'élanement svelte de leurs troncs mon âme s'élève vers de pures pensées. Ces bouleaux, dans l'attitude du recueillement, sont mes amis. Combien de fois les ai-je dessinés, l'été, l'automne et même l'hiver. Leur douceur, propice à ma muse, m'a suscité maintes rimes qui me sont chères. Les fins bouleaux! combien de fois aussi furent-ils les tranquilles témoins de mes anciennes tristesses... Mon Dieu! comme la vision du Passé se dresse parmi les arbres blancs! Je le sens, le Passé allait me parler, mais voici qu'il s'effarouche à la grave apparition d'un silencieux constable. Ce passant noir! que vient-il faire dans ce cher paysage?... Et puis ces autres ennemis de mon rêve, deux garçonnets courant les mains pleines de verdure et de fleurettes... Petits vandales! A peine les plantes fleurissent-elles que ces jeunes ravageurs les brisent... Pourtant, je suis peut-être sévère, moi, quand j'étais de leur âge. n'étais-je pas comme eux?...

A semer mes souvenirs et mes impressions dans la bouleraie, j'ai oublié l'heure. Le soleil va toucher la cime des bois. Prenons, à mi-pente, ce sentier toujours noir d'humidité. C'est, dit-on, "le Chemin des Amoureux". Quand il fut nommé, sans doute, le poétique sentier s'enveloppait de plus de mystère — tant de nobles arbres sont morts! Plus solitaire, il se prêtait aux naïfs aveux. Il écoutait, plus discret et fleuri, les propos de celles dont notre chanson dit les jolis yeux doux. Oui, en ce temps-là, le pe-

tit sentier devait être beau comme son nom. Mais aujourd'hui, envahi par les sentimentales Juives! Vous connaissez leur beauté, leur ampleur? Ah! ces dames près de la grâce fine des arbres blancs! L'Âme de ces arbres en est étonnée, et, moi, j'en pleure. C'est toujours, quand je les vois, avec le deuil de la poésie envolée que je prends le sentier qui grimpe sinueux et raide jusqu'à la cime de la montagne.

Déjà l'escarpement rocheux est dans l'ombre, et d'instant en instant s'éteignent, s'éloignent les flèches du couchant. Dans ces déchirures de lumière mourante, entre les bouleaux, si je ne me trompe, un point rôde... Oui, une mouche! jolie rencontre! une mouche... y ferais-je attention dans un mois? Non. Aujourd'hui cette petite vie ailée me retient. La privation, je le sens, amène l'esprit à mieux voir ce que Dieu met de beauté dans la plus humble créature. La souffrance de l'hiver nous rend si avide de la vie des choses que le vol de la première mouche dans le soleil nous arrache un ah! de surprise et de joie... Je parle de l'Hiver, ces blancheurs dans les roches sombres, n'est-ce pas encore de la neige? Eh! oui, ce pauvre Hiver flagellé de rayons chauds semble, ici, avoir oublié ses loques. Vraiment, le long du sentier tout est contraste. Voici, touchant aux vestiges du vieil Hiver, de gracieuses fleurs dont le blanc pur jaillit d'un cornet de feuille. Salut à la sanguinaire!

Poussé sur la route sanglante du Soir, l'air se déplace et frissonne. Je le sens de plus en plus vif, dans la montée à pic... Hardi! j'aime le vent! Je le connais. Il me coupe la figure presque chaque fois que je foule la croupe du mont. Ah! mon âme, on n'y monte pas facilement! Le pied glisse, la terre s'éboule. Il faut s'aider des mains, s'accrocher aux arbustes. Mais, grimpeur, regarde donc! Sur la ligne rocheuse, des silhouettes de femmes. Entends-tu leurs voix dans le vent? La bise est âpre. Elle mord la chair et m'enveloppe en sifflant. On dirait des élans de bon chien qui revoit son maître. O bise, ton baiser pince. Tiens, tords ce bleu de fumée s'échappant de ces souches qui brûlent. Cette bonne odeur de bois brûlé me fait songer à ces jours d'enfance où, de longues heures, je rêvais devant des amas de troncs d'arbres se consumant, l'automne, sur la terre paternelle... Ah! bise méchante! en veux-tu à mes feuillets? Ils claquent dans ma main comme des acclamations. Si je n'y prenais garde, tu les emporterais vite avec mes notes dans le bois assombri. Déjà, bise, tu m'as fait les doigts gourds. Je ne peux plus écrire. Et toi, Soleil, pourpre Soleil qui va toucher les Laurentides, le souffle de la montagne m'est si rude que je ne trouve pas d'hymne pour toi ce soir.

Albert FERLAND

UNE EXPERIENCE ELOQUENTE

Les quelques rédactions qui suivent, reçues du couvent de Sillery, montrent ce que les élèves peuvent retenir d'une simple causerie entendue à la radio. D'après les impressions des enfants, la causerie leur fut offerte comme une récompense, et pourtant ces élèves, en l'écoutant, ont emmagasiné bien des connaissances et ont appris à observer.

Le Réveil Rural, par l'entremise de Radio-Canada, offre chaque soir un programme de quinze minutes, de 7 h. 30 à 7 h. 45 (heure avancée). Le vendredi, ce quart d'heure est actuellement décerné aux C.J.N. A l'automne, une série traitant de Nos plantes, sera offerte régulièrement chaque samedi, à la même heure.

Marcelle GAUVREAU

* * *

... Quel événement au couvent de Sillery en apprenant qu'il y avait à la radio une conférence donnée par XXX.

Nous avons eu la nouvelle le matin, par notre directrice, qui est allée dans les classes pour l'annoncer; imaginez-vous le brouhaha, semblable au *Réveil rural*. Comme la conférence se donnait à six heures et demie et que c'était pendant le souper, les grandes ont installé un radio au réfectoire; mais les petites, qui sont toujours plus privilégiées que les plus grandes, ont reçu de Mère Marie-des-Anges l'invitation d'aller écouter la conférence à son bureau, afin de jouir d'un calme plus parfait. pour prendre des notes sur la conférence et en faire une composition. Mais vous allez peut-être vous demander à quelle heure nous avons soupé? Eh bien! nous avons soupé à six heures, toutes seules, et nous sommes montées au bureau de Mère Marie-des-Anges, nous nous sommes installées et avons écouté la causerie très attentivement, comme vous allez en avoir une preuve dans la composition que nous vous envoyons et qui est faite par Jeannine Alain, âgée de huit ans.

Une élève de Sillery,

Jeannette JOBIN, 13 ans.

Mon petit chat Gris-Gris

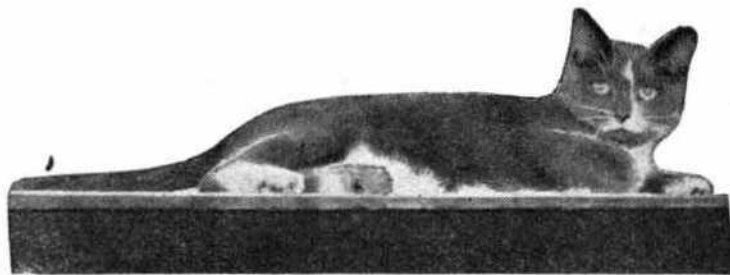


Photo Elzéar Gauvreau

Il est gris, il a le museau rose. Marie a cinq ans; c'est la maîtresse de Gris-Gris. Elle l'appelle autant Grison, Grisette. Gris-Gris se lave après le déjeuner, et quelquefois il fait des mauvais coups; alors Marie l'appelle Escogriffe.

Jeannine ALAIN, 8 ans.

* * *

Le programme a été donné par XXX, au poste *Radio-Canada*.

Gris-Gris a plus de qualités que de défauts. Je vais vous donner sa description.

Gris-Gris est propre. Il a de longues barbiches, une langue et un petit nez roses. Il a les yeux verts. Il a trente dents, une longue queue, et surtout il ne griffe pas. En hiver, quand il fait froid, Gris-Gris va se coucher en dessous du poêle et fait son ronron. En été, il va se coucher au beau soleil. Il paralyse les oiseaux pour les manger, et quand Marie arrive, elle dit: "Mon Escogriffe, en pénitence, dans la cave!" Il court les écureuils.

Un jour, un écureuil grignotait. Gris-Gris s'en vient sans faire trop de bruit. Il veut mettre la patte dessus, mais il pense qu'il fait mal, le laisse aller, et maintenant Gris-Gris est ami de tous les écureuils des alentours.

Gris-Gris aime à jouer avec les fleurs, par exemple avec les *lanternes chinoises* qui sont sur la table. Il donne un coup de patte sur la lanterne, et encore plus fort, et encore plus fort... Bing, bang, tout est par terre! Marie arrive et lui dit de ne pas faire ça.

Gris-Gris a plusieurs noms: Gris-Gris, Grison, Grisette et Escogriffe. Et quand il fait son ménage, il passe partout sa langue rose, il lave même ses barbiches. Marie danse à la corde avec Gris-Gris sur son épaule. Il n'aime pas beaucoup ça, mais il a l'espoir de tomber sur ses pattes! Aussi il sait où est la chambre de Marie, et il se couche sur son lit.

Lucie DOYLE, 8 ans.

Avez-vous déjà vu un chat? Peut-être. Mais pas comme le mien.

Il est gris, et voilà pourquoi je l'ai baptisé Gris-Gris, Grisette, Grison et Escogriffe, quand il fait de mauvais coups. Il a une longue moustache, des beaux petits yeux perçants, surtout quand il veut attraper des oiseaux ou des petits écureuils.

Heureuse celle qui le possède! Et c'est moi, la petite fille heureuse. Je m'appelle Louise, et c'est Gris-Gris qui a toutes mes préférences.

Il fait patte de velours quand il est content. Modèle de propreté, Grisette! Il se lave bien souvent dans la journée, avec ses pattes recouvertes de longs poils et sa petite langue rose. Il se sert de ses pattes mouillées pour se laver le dos, le ventre, etc. Ses sourcils sont blancs comme neige.

Je lui apporte tous les matins son déjeuner. Il lève la queue, baisse sa petite tête et boit à petits coups de langue. Il cherche les endroits les plus chauds, où il y a du soleil. Il est un chat bien élevé, mais je ne suis pas toujours là pour le guetter. Et voilà les moments qu'il prend, que je ne le surveille pas, pour monter dans ma chambre. Il saute dans les oreillers moelleux, va sur mon bureau de toilette, jette le vase à fleurs par terre. Et, au bruit, j'accours à ma chambre et je vois la catastrophe. Alors, j'appelle mon chat Escogriffe, et je l'envoie dans la cave faire sa pénitence.

Gris-Gris veut mettre sa petite patte dans le bocal à poissons, mais c'est impossible, car il a horreur de l'eau! Il faut qu'il se contente de regarder sans toucher.

Mon Escogriffe est difficile à retenir, surtout le matin, à l'aurore, quand les chers petits oiseaux commencent leur duo. Il saute par la fenêtre et s'installe sur l'herbe, la tête levée, pour guetter avec ses yeux perçants ces chères petites créatures du bon Dieu.



Photo Elzéar Gauvreau

Je m'appelle Louise et c'est Gris-Gris qui a toutes mes préférences.

Comme il fixe d'un oeil malin ces pauvres oiseaux, un joli écureuil saute de l'arbre où il était caché, et voilà la poursuite qui commence. Le petit écureuil vient tellement fatigué qu'il ralentit le pas, juste au moment où je saute sur mon Escogriffe pour lui faire de moi mieux une leçon qui sert pour toujours. Et depuis, le chat Gris-Gris est devenu l'ami des écureuils des alentours.

Et voilà comment se termine l'histoire du chat Gris-Gris, Grisette, Grison et Escogriffe.

Louise LAVOIE, 13 ans.

* * *

A la suite d'un malentendu, je n'ai pu écouter le chat Gris-Gris. C'a m'a fait bien de la peine, parce que j'aime beaucoup les histoires. J'espère bien, la prochaine fois, être mieux renseignée au sujet du poste de radio, et pouvoir, comme mes petites compagnes, faire le récit de ces jolis contes.

Une petite élève de Sillery,

Françoise MORIN, 8 ans.

HON. ALBINY PAQUETTE
Ministre

MINISTÈRE DU SÉCRÉTARIAT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

JEAN BRUCHÉRI
Sous-Ministre

Les Écoles d'Arts et Métiers

Enseignement gratuit Cours du Jour et du Soir

dans les principales villes de la province

COURS: Dessin industriel, Menuiserie, Électricité, Physique industrielle, Mathématiques, Ajustage, Dessin à main levée, Modelage, Architecture, Lettrage d'enseignes, Peinture, Solfège.

Pour renseignements s'adresser à

GABRIEL ROUSSEAU, Directeur, 59, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal, Tél.: BELair 2374

Abonnement: \$1 par année

"TECHNIQUE"

Revue de vulgarisation
scientifique



OUI... J'INSCRIS...

LES mois d'été seront ce que vous les ferez. Désirez-vous les rendre profitables à tous points de vue? A vous d'en déterminer d'avance les activités qui devront entrer en ligne de compte et concourir à votre bonheur personnel.

Vous livrerez-vous au sport? Raisonnablement, oui! Une sage mesure protège de tout excès l'amusement, fût-il des plus captivants. La course, la balle, la natation, le tennis sont tous exercices louables et salutaires tant que l'engouement ne pousse à l'abus. C'est dire que dans votre vie, au cours des vacances, vous devrez joindre l'utile à l'agréable et songer non uniquement au corps, à son développement et à son épanouissement, mais aussi, et beaucoup plus, à la formation de votre intelligence et à la sustentation de votre âme. Alors, il faut que l'intérêt s'attache à autres choses qu'aux jouets, aux prouesses et aux tournois de tout acabit!

Rien de plus efficace qu'un programme réfléchi à l'exécution duquel la volonté s'attache et se rive!

Pourquoi, une fois partis de l'école, négligez-vous toutes pratiques pieuses? Il est vrai que vous sanctifiez fidèlement le dimanche, mais pourquoi supprimez-vous *totale*ment la messe sur semaine? Vous dorlottez votre corps, le choyez, le soignez, le soumettez aux lois de l'hygiène, le nourrissez au moins trois fois par jour... Pourquoi l'âme, *votre* âme, elle, ne serait-elle pas l'objet de légitimes et *nécessaires* attentions? Ne faut-il pas l'alimenter, l'entourer de soins pour lui conserver sa santé? Vous êtes chrétiens... Vous devez vivre du Christ et, pour cela, il faut utiliser les moyens infaillibles

et opérants mis à la portée de tous par le Christ et son Eglise...

"Donc, en tête de mon programme de tous les jours, moi, écolier catholique, j'inscris: *Vivre d'abord pour Dieu... en tout et partout!... Je communierai souvent et me confesserai périodiquement... Je prierai fidèlement et bien...*"

Si vous tenez mordicus à ces résolutions, vous goûterez un vrai bonheur que vous saurez dispenser à ceux que vous coudoyez quotidiennement.

Parlons un peu de votre intelligence. La laisserez-vous s'ankyloser, se chloroformer? Le jeu sera-t-il son unique maître formateur? oh! que non. Faites mentir ceux qui — avec raison! — nous reprochent nos quelques sous de culture. Nous ne lisons pas assez et si nous lisons, nous le faisons très mal, sans sérieux, sans discernement aucun. Nous dépensons volontiers et presque fabuleusement pour rafraîchissements, liqueurs, fruits, friandises... Nous nous *cocacolisons*... à toute heure du jour... Que faisons-nous pour sustenter notre intelligence? Les revues cinématographiques, les magazines américains, les histoires de détectives constituent maigre pitance à qui désire vivre un tant soit peu modeste idéal!... Dressez avec loyauté le bilan des lectures procurées: revues, journaux sérieux, bouquins; ... des conférences et concerts auxquels vous avez assisté depuis le début de mil neuf cent trente-huit; ... des moyens que vous avez utilisés pour vous garder une personnalité canadienne-française... Cet examen — oh! rapidement brossé, hélas! — vous fait-il redresser fièrement ou vous donne-t-il mine de défaitiste? A vous de sonder votre

conscience intellectuelle. Cette dernière vous fera nécessairement arriver à votre conscience nationale trop souvent peccamineuse!

— Donc, moi, écolier canadien-français, j'inscris en second lieu: *Vingt minutes, par jour, de lecture choisie... sérieuse* (oh! ce mot ne me fait pas peur, allez!) — un peu d'*histoire de chez nous*, un peu de *science vulgarisée*, un peu de *lecture formatrice du caractère et du coeur*... un peu d'*étude de ma langue*... De plus, je ferai *choix judicieux* des programmes de la radio... visant avant tout à l'épanouissement de mes facultés morales et intellectuelles, "de ma conscience de Canadien français..."

Fauvette a minimisé pour vous quelques moyens d'enrayer le recul moral et intellectuel que, souvent, les éducateurs déplorent chez leurs élèves, au retour des vacances estivales. Ne soyez pas de ceux qui pataugent dans la médiocrité, qui se contentent de l'à-peu près, du moindre effort, de l'apathie... Non, soyez de ceux qui vont droit leur chemin, ne transigeant jamais avec leurs convictions religieuses et patriotiques... Emboîtez le pas de ceux qui vont de l'avant et qui possèdent la volonté de vivre leur vie dans son sens le plus noble et le plus utile. Amis, ne perdez ni votre adolescence, ni votre jeunesse...

C. F.



Correspondance

Ariane — Soeur Jeanne se réjouit du retour de votre santé. Enfin, vous allez pouvoir vous livrer sans restriction aux mille et une activités qui vous sont chères. Puisse Dieu vous conserver toujours ce don précieux de la santé! Je vous écrirai longuement. A bientôt. Recevez mes amitiés.

Jean-Ls G. — Vacances heureuses, reposantes à toi et à ta famille! Si tu vas à la campagne, scrute bien la nature... regarde l'insecte... sonde la fleur qui s'épanouit... admire beaucoup... et retiens bien ce que tu observeras... Au revoir.

Arlette — Oui, petite amie, tous les enfants peuvent s'abonner à leur bibliothèque, sise à 3253, rue Sainte-Catherine est. En retour des bienfaits nombreux que procure la lecture, offre une fervente prière aux intentions des organisateurs et organisatrices de cette oeuvre excellente. Ecris-moi bien vite. Bonjour!

Abeille de Marie — Il me fait toujours plaisir renouvelé et profond de vous lire... Vos écrits me parviendront-ils chaque fois qu'ils seront publiés? Je le souhaite ardemment et vous

remercie de vos délicatesses et prières. Saluts affectueux.

Soeur St-J.-de-P. — Je ne pourrai vous écrire qu'à la fin de juin. La besogne se fait dure..., examens et corrections se succèdent. Croyez, en dépit de mon silence, à la fidélité de mon amitié. Affectueux souvenir!

Mimi Blanc-Blanc — Voeux de vacances salutaires et reposantes. Quand vous aurez le loisir de m'écrire, n'oubliez pas qu'une amie de Montréal aimera toujours vous lire. Amitiés sincères.

Jeannine. — Où dirigerez-vous vos pas durant ces vacances d'été?... Il vous faut aller "au vert", admirer la campagne productrice, respirer l'air pur et vous reposer à satiété... Où vous irez, je vous accompagnerai de ma "vieille amitié"... Bonnes vacances! A bientôt, n'est-ce pas?

Bébé Mignon — Je salue amicalement le Bébé du Coin et lui souhaite plaisirs champêtres, santé maintenue, et joies grandissantes au milieu de la famille qui la choie. Ecris-moi longuement et viens me parler de tes examens de juin et de tes projets de vacances. Grosse caresse à mon Bébé Mignon.

Humble Apôtre — Souvenir affectueux de Soeur Jeanne et de Fauvette.

Papillon d'Azur — Je souhaite ardemment que vous réalisiez votre haut idéal, celui de l'éducatrice accomplie et dévouée... Je suis sûre qu'en enseignant vous aimerez l'enfance et la jeunesse. Dites-moi, dès que vous le pourrez, l'endroit où vous exercerez votre apostolat... Tout de vous m'intéresse et vos projets sont miens, par l'amitié que je vous porte. Voeux de succès et à bientôt!

Soeur Jeanne me prie de vous dire que les nombreuses études graphologiques ont été expédiées par le courrier. A tous, elle souhaite un été reposant, aux joies saines et variées. Amitiés de Fauvette.

C. F.



GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Soeur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez dix lignes d'écriture et de composition personnelle, sur papier non réglé, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous et d'une enveloppe affranchie. Adressez:

SOEUR JEANNE

L'Oiseau bleu

1182, rue Saint-Laurent

Montréal, Québec

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

QUESTIONS. 1. — Quel est ce genre de ferme? — C'est une ferme laitière.

Q. — Parlez-nous de l'industrie laitière. — Par son origine et son importance, cette industrie est l'une des premières de notre province. C'est Champlain, le fondateur de Québec, qui a introduit les vaches laitières sur le continent américain. Colbert, l'un des ministres de Louis XIV, envoya en Nouvelle-France des spécimens "des meilleures vaches laitières de Normandie et de Bretagne". Un fait historique à signaler dans l'histoire de ce genre d'industrie, c'est que la première écrémeuse centrifuge qui ait fonctionné en Amérique fut acquise par une beurrierie de Sainte-Marie de la Beauce en 1882. Importée du Danemark, elle donna un grand essor à l'industrie laitière dans toute la région.

Q. — A quel usage sont destinées ces tours que l'on voit près de la grange? — Ce sont des silos pour la conservation du fourrage vert devant servir à la nourriture des vaches laitières.

2. — Quel est cet ustensile? — C'est une seille à traire. (Voir le gros Dictionnaire Larousse et le Catalogue d'Armes et Cycles de Saint-Etienne, France).

3. — Comment nomme-t-on le lieu destiné au logement des bestiaux, et plus particulièrement des vaches? — Une étable ou vacherie. On nomme aussi vacherie le lieu où l'on traite les vaches et où l'on vend le lait.

Q. — Quelle est la couleur de la vache de la première rangée? — C'est une vache pie, c'est-à-dire ayant la couleur de la pie, blanc et noir; c'est ce que nos gens appellent une vache caille.

Q. — Dites-nous les qualités de la vache. — La vache est un animal paisible, doux et utile. Elle nous fournit le lait, la viande de boucherie, le cuir; on utilise aussi ses os et ses cornes pour en faire des objets d'usage courant ou des articles de fantaisie.

4. — Comment obtient-on la crème du lait? — De deux manières; naturellement, en laissant reposer le lait: la crème étant plus légère que le petit-lait, elle monte à la surface. Artificiellement, au moyen d'une écrémeuse centrifuge: dans ce cas, la force centrifuge chasse le petit-lait le long des parois et recueille la crème qui, plus légère, demeure au centre du récipient.

5. — De quelle sorte de seille se sert-on pour enlever les impuretés du lait? — D'une seille à couloir. Derrière le bec qui s'avance se trouve un couloir ou tamis qui empêche les impuretés de passer.

6. — Quel est cet ustensile de ferme? — C'est une écrémeuse avec laquelle on sépare la crème du lait sans utiliser la force centrifuge. La crème monte lentement à la surface du lait à cause de sa plus grande légèreté; l'on fait couler le lait par le robinet et l'on garde la couche supérieure qui descend au fond du récipient et que l'on peut voir par le verre qui se trouve à côté du robinet.

7. — Quel est ce vase? — C'est une jatte à crème.

8. — Quel est cet article de laiterie? — C'est un moule à beurre, lequel dessine sur le beurre moulu les empreintes que l'on distingue facilement dans la gravure.

9. — Que voyons-nous ici? Une baratte; les unes ont un tonnelet horizontal, les autres, un tonnelet vertical, comme celle-ci; on les appelle, dans le cas présent, des barattes culbutantes.

Q. — Quel est le but du barattage de la crème? — Quand la crème est agitée, soumise à un barattage, les petits grains de beurre ou globules qui sont disséminés dans le lait s'agglomèrent en grumeaux, puis en morceaux, et constituent le beurre.

10. — Les enfants ne font-ils pas généralement abus de la crème glacée? — Ils demandent trop souvent des sous à leurs parents pour acheter de ces cornets de crème glacée, laquelle n'est pas toujours hygiénique, à cause des ingrédients qu'on y fait entrer.

11, 12. — Signalez deux manières agréables de prendre du lait. — Sous forme de crème glacée ou au naturel, dans un verre bien propre.

13. — Est-il bon d'en mettre dans le café? — Oui, pour en enlever l'amertume.

14, 15, 16, 17. — Où se procure-t-on le lait, le fromage et les oeufs? — Dans les épicereries et plus spécialement dans les crémeries.

18. — Quelle saveur peut-on donner à la crème glacée? — Celle de différents fruits.

19. — Que sert la dame au petit? — Du flan, que même les cuisiniers de France appellent de la costarde (*custard*).

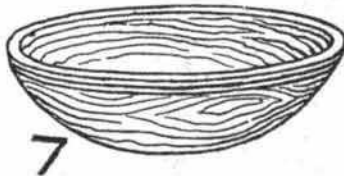
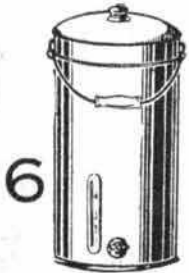
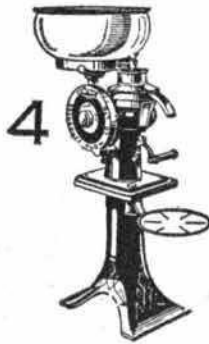
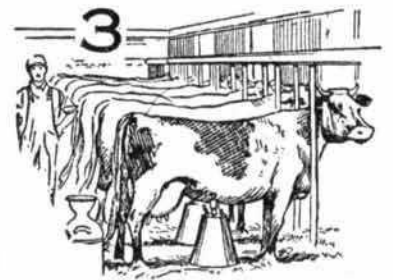
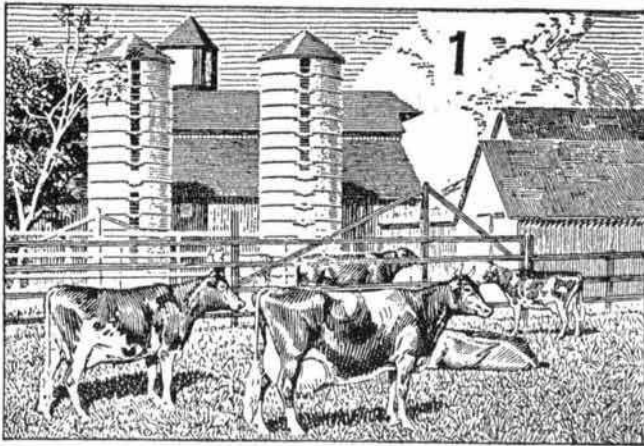
20. — A quoi sert le beurre? — A préparer les aliments, à faire des gâteaux, des tostes et des tartines.

22. — La crème glacée plaît-elle à ce garçon? — Sa figure l'indique.

23. — Quand un bon verre de lait est-il agréable? — Au retour de l'école.

L'abbé Etienne BLANCHARD

L'INDUSTRIE LAITIÈRE





Le Petit Septuor de la Bonne Chanson

THÉRÈSE (19 ans)

PAUL (12 ans)

JEANNE (10 ans)

CÉCILE (15 ans)

Les jumelles MARCELLE et MARTHE (11 ans)

Un apôtre de la Bonne Chanson

POUR défendre plus gaillardement notre langue, s'est écrié un soir de Saint-Jean-Baptiste le R. P. Lévi Côté, O.M.I., recueillons précieusement ce qu'elle recèle du tempérament de nos aïeux dans les vieilles chansons qui ont résonné sur nos berceaux.

“... l'âme de nos pères palpite dans nos traditions, mais il lui faut la poésie et l'art musical pour se manifester comme elle se manifestait jadis par la chanson populaire. Celle-ci devient donc un facteur qui a son importance dans la formation et la protection de l'âme du peuple. La chanson populaire bien choisie peut devenir un adjuvant à l'action de l'historien pour faire aimer la patrie et vénérer les coutumes ancestrales”.

Jeunes lecteurs de l'Oiseau bleu, connaissez-vous M. Arthur Blaquièrre, père d'une nombreuse famille, apôtre très zélé de la bonne chanson? Oui, je suis sûr que vous le connaissez. Il mérite toutes nos félicitations et les vôtres. Une fois sa journée de travail terminée, il groupe ses enfants autour de lui, les initie à l'art musical, fait naître et développe en eux le goût de la bonne et de la belle chanson.

Le septuor Blaquièrre a chanté dans plusieurs maisons d'enseignement de Montréal et de la banlieue. Il a même fait applaudir quelques chants de son répertoire par diverses institutions de la Nouvelle-Angleterre. Partout, il a remporté un succès mérité. Amis de l'Oiseau bleu, si vous ne l'avez pas encore entendu, je vous invite à faire dès maintenant les démarches nécessaires auprès de vos professeurs pour qu'ils vous procurent ce plaisir.

M. Blaquièrre réussira-t-il dans son apostolat? Je le souhaite de grand coeur pour le bénéfice de la jeunesse.

Une maman canadienne-française écrivait à propos du Septuor Blaquièrre:

Il est une oeuvre purement éducationnelle, qui semble arriver à son heure. Elle mérite notre attention et beaucoup d'encouragement.

A cette époque où la chanson américaine envahit nos foyers et menace de fausser le goût de la musique chez les jeunes, voici qu'un artiste, doublé d'un apôtre du Beau et du Bien, tente de faire revivre chez la gent écolière la belle chanson française et canadienne.

M. Arthur Blaquièrre, de la chorale de l'église de Notre-Dame-de-Grâce, est le dévoué promoteur de cette campagne d'éducation. Nous l'en félicitons.

Doué des dons et des qualités propres aux interprètes de la chanson, M. Blaquièrre, partout où il va, dans les collèges, les couvents ou les écoles, sait vivement intéresser, édifier et charmer ses auditeurs. Il sait animer sa pensée et chanter avec âme.

Que puis-je ajouter de plus? Un voeu, un simple voeu, comme complément de cet éloge: Que partout l'on reconnaisse la valeur de cet apostolat; que l'enseignement du solfège soit de plus en plus populaire; que l'on permette enfin aux petits élèves de nos écoles, tels les lecteurs de l'Oiseau bleu, de s'adonner avec sérieux à l'étude de l'art musical.

Lino LENOIR

L'ÉCONOMIE

permet à toute personne sérieuse de se créer une réserve liquide susceptible de parer aux situations imprévues et de traverser victorieusement des périodes difficiles.

Économisez donc et ouvrez un compte d'épargne à

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Les Petits Patriotes du Richelieu

par

MLLE MARIE-CLAIRE DAVELUY

de la *Société Historique de Montréal*

(Suite et fin)

XIV — L'ORAGE GRONDE SUR LA VALLEE

OLIVIER ne quitta plus Saint-Denis à partir de l'assemblée de Saint-Charles. Il avait beaucoup à faire concernant ses magasins, où s'entassaient les grains. La récolte de l'année avait été excellente, mais le marché se ressentait de la gravité des événements politiques. Tout semblait se paralyser. Les commandes n'affluaient pas. Les offres venues des Etats-Unis, si elles étaient acceptées, accuseraient une baisse énorme dans le prix de vente. Aucun profit n'était à espérer. Le jeune homme devait faire face à une correspondance considérable.

En outre, plus il observait sa grand-mère, plus il constatait qu'elle devenait fébrile, exsangue, telle une flamme se ranimant puis s'éteignant sans cesse. Un air de détachement, de sérénité triste enveloppait ses traits délicats. Olivier notait en tressaillant son état d'esprit, parfois lointain, parfois semblant planer au-dessus des contingences de ce monde. Les tristes et définitives séparations sonnaient-elles donc leur glas autour de son cœur? Et à Saint-Denis comme à Montréal? Car il n'entendait plus parler de Mathilde depuis quelques semaines. Sans doute, il fallait tenir compte de la vie agitée et même tumultueuse que menaient ses amis à Montréal. Tous membres ardents de l'association des *Fils de la Liberté*, ils n'entretenaient Olivier, dans leurs lettres, que de leurs gestes quotidiens, militaires ou civils, qui préoccupaient beaucoup les autorités anglaises, "et même, ajoutaient-ils, empêchaient de dormir la plupart des familles des Tories et des bureaucrates."

Le cinq novembre au matin, un dimanche, Olivier causait sur la véranda de la maison avec sa grand-mère. Il l'avait forcée à venir prendre un peu d'air et marcher au dehors, bien enveloppée dans une pelisse. Il voyait, non loin, Michel aider à Alec, qui sellait son cheval, car le jeune homme voulait se rendre à Saint-Charles le plus tôt possible. Un peu plus loin, Josephine suivait comme à l'ordinaire Sophie, occupée à préparer un excellent dîner. Quel cadre de paix inaccoutumée environnait en ce moment la vieille maison! Même

novembre adoucissait sa venue en ce clair et tiède matin!...

Tout à coup, on entendit le roulement d'une voiture venant rapidement sur la route; et quelques minutes plus tard, le Dr Duvert entra dans la maison où le précédèrent la grand-mère et Olivier.

— Eh bien! docteur, fit Olivier, après avoir installé sa grand-mère dans un fauteuil et indiqué un siège confortable au vieil ami de la famille, à quel événement devons-nous l'honneur de cette visite matinale?

— Je me rends à Saint-Denis, chez le Dr Nelson. Comment ne pas entrer en passant? répondit un peu évasivement celui-ci.

— Docteur, vous avez sûrement du nouveau à nous apprendre. Vous battez les buissons en tout cas de façon très maladroite, je vous assure, remarqua en souriant la grand-mère. Allons, parlez, ne craignez pas de m'émouvoir. Olivier s'étonne sans cesse de mon calme, qui n'a d'égal cependant que ma tristesse pour les épreuves qui fondent sur mon pays.

— Qu'arrive-t-il, docteur? Mes services sont-ils requis? ajouta Olivier avec empressement. Je suis prêt.

— Non, non, mon ami, rien d'aussi tragique n'est survenu. Seulement, hier soir, un décret de bannissement a été signifié par deux cents habitants, de Saint-Charles et d'ailleurs, et force les... les...

— Les Debartzch à quitter leur manoir, interrompit vivement Olivier. J'ai prévu cela, il y a quelques semaines. Les apparences sont contre nos amis... Ils ont abandonné notre parti, c'est vrai, mais ont-ils été jusqu'à le trahir, comme on le croit?

— Ont-ils quitté vraiment Saint-Charles? demanda la grand-mère. Ces pauvres jeunes filles! Elles ont dû avoir grand-peur?

— Non, madame, ne croyez pas cela. Tous sont partis pour Montréal, ce matin, après la messe, la tête bien haute, protestant contre notre injuste traitement.

— Le fait est, dit la grand-mère, qu'il faut toute cette surexcitation des esprits, dans le moment, pour expliquer un pareil geste chez nos bonnes gens. Olivier, poursuivit la vieille dame, il est heureux que notre Marie soit en ce moment aux Etats-Unis. Elle eût mal pris cette expulsion.

— J'espère que son voyage se prolongera encore quelque temps... car il peut se produire d'autres faits plus regrettables, dit Olivier d'un air sombre. Qu'est-ce que le départ des Debartzch, comparé à notre anxiété politique?

— Docteur, reprit la grand'mère, mon petit-fils est un mauvais prophète, j'espère. A l'entendre, le canon tonnerait bientôt à Montréal, et même en notre village?

— Nous pouvons être inquiets, certes, mais je ne désespère pas encore, répondit lentement le docteur. Puis, une prise d'armes est une chose si sérieuse... Les nôtres y peuvent-ils songer vraiment? Où sont leurs armes?

— Docteur, dit soudain Olivier, je me rends avec vous chez le Dr Nelson. Vous m'acceptez? Grand'mère, ne vous inquiétez pas si je ne rentre pas dîner. J'ai plusieurs visites à rendre à Saint-Denis. Vers cinq heures, ce soir, envoyez-moi la voiture.

— Partons tout de suite, c'est cela, Olivier, fit le docteur, qui se levait et prenait congé de la grand'mère.

— Olivier, fit celle-ci, en retenant la main du jeune homme, Michel et Josephine voudront aller au-devant de toi, cet après-midi. Qu'en dis-tu?

— Qu'ils viennent, c'est très bien, mais qu'ils ne s'avisent pas d'entrer ici ou là. Je veux souper auprès de vous, ce soir, à votre heure habituelle.

— Bien, mon grand. Tu sais que te savoir à la maison, quand l'ombre est venue, me fait du bien au cœur... ce cœur si peu raisonnable, parfois... Au revoir, docteur! A bientôt, Olivier, finit la vieille dame en se renversant doucement au dossier de son fauteuil et en leur faisant signe de s'éloigner sans plus s'occuper d'elle.

Le même soir, retiré dans sa chambre et pris de je ne sais quel nouveau et puissant pressentiment, Olivier s'empressa d'écrire un mot à Mathilde. Il le projetait depuis quelques jours. Chose curieuse, il avait pu en parler à son ami, l'abbé Lagorce, rencontré par hasard l'après-midi, sur la route de Saint-Denis. Il l'avait convaincu de la nécessité de faire rendre une telle missive à destination le plus tôt possible. Olivier avait ajouté en souriant que ce serait en quelque sorte un testament qu'il ferait là. L'abbé Lagorce avait accepté de se charger de la lettre. Ne partait-il pas pour Montréal le lendemain? Quant à la faire parvenir à la jeune fille, il ne pouvait y voir, naturellement. Olivier lui proposa d'emmenner Michel. Le petit garçon verrait à rencontrer Mathilde et séjournerait, pour le temps que passerait à Montréal le jeune prêtre, chez une amie de la grand'mère Précourt. Puis l'abbé et Michel re-

viendraient ensemble à Saint-Denis, le sept novembre au soir.

Tout étant ainsi convenu, Michel prêt à partir le lendemain et dormant déjà à poings fermés près de lui, Olivier s'était mis à écrire les quelques lignes qui suivent:

«Ma douce et très aimée Mathilde,

Je me sens un peu troublé depuis quelques jours. On dirait qu'un cercle d'ombres mauvaises m'enserrent, m'étouffent. Je cherche ma voie. Je suis pressé intérieurement de faire quelque geste suprême. Mais lequel? Si je vous avais près de moi, votre affection, jointe à cette intuition féminine que vous avez mise si souvent à mon service, agirait à la façon d'une lumière au milieu des ténèbres. Je pense également que, si ma grand'mère n'était pas aussi gravement atteinte, elle trouverait elle aussi, pour me venir en aide, quelque solution de clarté et d'apaisement. Mais voilà, les deux êtres d'élite que j'aime par-dessus tout au monde me manquent en ce moment. Oh! mon énergie ne faiblit pas, Mathilde, ne vous effrayez pas. Mais je vous le répète, je me sens depuis quelque temps la proie de puissances intérieures qui gardent bien un lourd secret, tragique.

Ce soir, sachez-le cependant, je pose cet acte de vous écrire. Rien, aucune puissance au monde, ne m'empêcherait de vous écrire. Et à ce mot que je vous adresse, j'attache une importance extrême, je n'ose écrire suprême. Je veux, vous entendez, je veux absolument, coûte que coûte, qu'il vous parvienne dès demain, par l'entremise de mon petit Michel, si débrouillard et si dévoué. J'ai sa promesse de tenter l'impossible. Mais j'ai confiance que la Providence lui viendra en aide.

Vous dire de nouveau ce que vous êtes, ce que vous serez toujours pour moi, même dans l'au delà, est-ce bien nécessaire, mon unique? Je ne conçois pas la vie sans vous, je vous l'ai dit souvent. La mort? Je sais qu'elle ne pourra séparer nos âmes, qui se sont recherchées, aimées, unies, parce qu'elles avaient le même idéal de beauté, de vérité et de bonté. Si les contingences de ces temps pénibles viennent à disparaître, je réclamerai, avec vous à mes côtés, ma part de bonheur humain. Sinon, je me dirai que mon passage ici-bas fut marqué du seul signe sanglant du dévouement à la patrie jusqu'au bout, c'est-à-dire du sacrifice de toute joie comme de tout bien collectif ou personnel, et même de la grâce, sans égale, de la vie; et cela, parce qu'il faut que la patrie vive, et vive libérée, honorée, grandie... Je suis prêt à tout, Mathilde, vous le voyez. Le plus difficile ne fut-il pas de consentir à m'éloigner

de vous, du réconfort de votre sourire, même de votre blâme, de ne plus pouvoir tenir dans la mienne votre main si confiante, qui m'encourageait dans la marche vers une étoile si lointaine encore, celle d'un Canada délivré d'un joug odieux, avilissant, aussi immérité que déifiant tout droit, tout honneur humain véritable. Vivre diminué, pour certains êtres, devient intolérable; la mort pour le salut de tous, dans ces circonstances, semble un bienfait.

J'ai maintenant, ma chérie, deux services à vous demander. Je sais si bien que vous me rendriez tous les services, si je vous en priais au nom de notre amour. Voici: Toujours sous l'impression de l'approche, du frôlement même par instants, d'événements décisifs, je pense, Mathilde, à assurer quelque peu le bien-être de ma petite Josephte; je pense également à répondre, dans la mesure du possible, aux responsabilités que j'ai encourues vis-à-vis de Michel, *notre petit messenger*, dont vous connaissez l'affection de bon caniche pour moi.

Oh! ce que je vous prie d'accomplir, et seulement, rappelez-vous, si les circonstances vous y obligent, n'est pas ardu, mon amie, non, et votre intelligence y verra clair tout de suite. D'abord, je vous demanderai de voir une de mes connaissances, le notaire Chevalier de Lorimier, que vous connaissez mieux que moi encore, et de lui faire signer la procuration que je vous envoie et dont vous prendrez connaissance auparavant. Vous y lirez que je vous abandonne pour les gérer selon votre sagesse les quelques capitaux que j'ai déposés à la banque, ou ailleurs, en valeurs, au nom de ma petite soeur Josephte. Que n'ai-je fait plus pour cette enfant quand je le pouvais? Dans le moment, il m'est impossible de ne rien changer dans la marche de mes affaires. Les événements les bouleversent un peu. Mais, du moins, ce peu que Josephte possédera la mettra

à l'abri du besoin, lui permettra de s'instruire et d'avoir plus tard un petit revenu personnel.

En ce qui regarde Michel, vous aurez à veiller sur la somme que j'ai eu dernièrement la bonne idée de déposer à la banque en son nom; elle devait être consacrée, dans ma pensée, à payer les frais de son instruction, mais là une instruction complète qui puisse le mettre en état de choisir une carrière, quelle qu'elle soit...

Je puis compter sur vous, Mathilde, n'est-ce pas? Vous aurez compassion de ces deux enfants qui lèvent si souvent vers moi leurs regards d'absolue confiance comme d'affection sans borne.

L'heure avance, mon aimée, mais le sommeil me fuit... Je suis obsédé par votre souvenir. Votre portrait — vous savez cette petite aquarelle qu'un de mes amis a si bien réussie, — est là sous mes yeux. Je le contemple avec ravissement, avec émotion! Quelle misère de ne posséder qu'une image, alors qu'on voudrait, de toute sa tendresse assoiffée, avoir le bonheur de la présence véritable. Mathilde, mon amour, mon tout, saurez-vous jamais combien je vous aime!

A vous éternellement,

OLIVIER

Saint-Denis, 5 novembre 1837,
trois heures du matin."

Le surlendemain au soir, Olivier arpentait anxieusement les bords du Richelieu. Le froid était vif, et peu s'en était fallu, sans doute, que les voyageurs, à Montréal, eussent rebroussé chemin, n'osant entreprendre le trajet de retour sur un bateau peu confortable et ouvert à tous les vents. Bientôt, plusieurs autres personnes se rassemblèrent sur la grève. On saluait le jeune homme avec affection, et même le vieux père Laflèche s'approchait de lui en souriant. Olivier lui tendit la main avec empressement. Il connaissait et estimait ce vieux chasseur qui lui avait donné, jadis, ses premières leçons de tir.

— M. Olivier, dit le père Laflèche, m'est avis que les affaires ne vont pas bien à Montréal, car le bateau retarde. Il retarde beaucoup même.

— Le vent est fort, M. Laflèche, répondit celui-ci. Mais... regardez bien là-bas, cette fumée! Nos voyageurs ne sont pas loin.

— Tant mieux, M. Olivier, tant mieux!

Vingt minutes plus tard, Olivier entra au presbytère avec l'abbé Lagorce et Michel, dont un bandeau couvrait l'oeil droit. Peu de paroles avaient été échangées du bateau à la maison. Un seul mot du vicaire avait coupé court aux questions du jeune homme:





...tout avait été confié en hâte à la jeune fille, qui avait pleuré, "oui, pleuré, M. Olivier, en lisant votre lettre,"...

— Attendez, Olivier! Venez chez moi, dans ma chambre, ainsi que Michel. Dès que j'aurai échangé quelques mots avec M. le curé, je vous rejoindrai. Nous causerons. Des événements graves et sans précédent encore dans la lutte politique actuelle ont éclaté hier soir, à Montréal. Nous vous mettrons au courant sans tarder.

Il va sans dire qu'un fois seul avec Michel Olivier questionna. Le garçonnet, tout en apprenant au jeune homme que les *Fils de la Liberté* avaient dû se battre au sortir d'une assemblée avec les membres du *Doric Club*, entretint surtout Olivier de sa mission auprès de la "princesse". Il avait profité de l'affreux désordre qui régnait rue Notre-Dame, autour de la demeure de M. Octave Perrault, pour y pénétrer, dès que celui-ci eut franchi à la hâte le seuil de sa porte, qu'il oublia même, dans sa précipitation, de bien verrouiller. Elle n'avait été que poussée.

L'enfant était donc entré, puis avait frappé doucement à la porte du salon. Il y voyait la jeune fille qui se penchait à la fenêtre. Elle se retourna et l'aperçut soudain. Etouffant un cri, elle alla vers lui, lui prit la main et l'entraîna sans un mot dans sa chambre, dont elle referma à clef la porte. Alors, environné de ces précautions, tout avait été confié en hâte à la jeune fille, qui avait pleuré, "oui, pleuré, M. Olivier, en lisant votre lettre", avait déclaré Michel, qui remettait en même temps au jeune homme une enveloppe scellée venant de Mathilde.

— Tu es adroit, mon petit Michel, je le sais. Mais comment se fait-il que malgré tout tu reviennes l'oeil en bien mauvais état? La dernière fois, c'était une blessure au front. Tu

n'es pas chanceux. Nous irons, dans une heure, sonner chez le Dr Nelson. J'ai besoin d'être rassuré à ton sujet. Mais raconte-moi ton nouvel accident?

— Oh! M. Olivier, c'est peu de chose, je vous assure. En quittant la maison de la princesse, deux soldats qui couraient m'ont renversé et ma tête a donné durement contre une borne-fontaine. Un passant est venu à moi, m'a transporté dans un magasin, car j'avais perdu connaissance; et là, on m'a bien soigné; même un médecin qui s'y trouvait par hasard a examiné mon oeil.

— Personne ne te connaissait en cet endroit?

— Non, personne. Et j'ai prié, supplié qu'on me laissât retourner seul à la maison, afin de ne pas inquiéter la bonne dame qui prenait soin de moi. On a fini par consentir. D'ailleurs, tous étaient terriblement excités. On venait d'apprendre que la troupe et des volontaires en grand nombre étaient allés briser les vitres à la demeure de M. Papineau et saccager l'imprimerie de M. Louis Perrault. J'entendais, du reste, comme tout le monde, les bruits affreux et les cris qu'on poussait dans les rues. Quelqu'un est entré tout à coup et a crié qu'on venait presque de tuer, à force de coups, à l'angle des rues Saint-François-Xavier et Saint-Jacques, M. Thomas Storrow Brown. Il retournait pourtant seul et bien paisiblement chez lui.

— Oh! M. Olivier, comme c'était terrible tout cela! Le coeur m'en faisait mal! On avait donc osé toucher aux patriotes, eux si courageux, si fiers, si...

— Bien, bien, Michel, efforce-toi de ne pas trop penser à tout cela... Comme je me reproche de t'avoir chargé d'une mission en une pareille crise révolutionnaire.

— Je ne le regrette pas, moi, monsieur, car j'ai vu tous, tous les patriotes de Montréal défiler pour se rendre à leur assemblée. Je me suis caché dans la foule afin que M. Desrivières ne m'aperçut pas, ou encore M. Rodier, ou encore le bon docteur Gauvin... Ils étaient tous là.

L'abbé Lagorce entra à ce moment.

— Vous en savez déjà long, Olivier, je suppose. Votre petit témoin...

— Un petit patriote plutôt, mon ami, répondit en riant Olivier. Voyez, il a reçu le baptême du feu.

— Et je suis du Richelieu! ajouta vivement l'enfant. On est encore plus brave quand on vient de notre village, M. l'abbé.

— Vous voyez, mon cher Lagorce, reprit Olivier, notre réputation, si elle n'est pas surfaite, va devenir terrible à soutenir... Mais... parlons maintenant des conséquences possibles

de la rixe d'hier soir. Qu'en pensez-vous? Que vous ont dit les patriotes de Montréal? Qu'en dit M. Demers, notre curé?

— Olivier, tous sont unanimes, partisans ou non-partisans de votre lutte, à voir dans cette bagarre malheureuse l'ouverture d'hostilités certaines et très prochaines.

— Evidemment, les faits seront invoqués contre nous. On saura si bien les dénaturer pour en arriver à des fins inavouables.

— Oui, je crois que vous prévoyez juste, Olivier. Mais... vous partez déjà?

— Je veux faire examiner ce jeune preux par notre ami le Dr Nelson. Puis je reprendrai la route de la maison. Ma grand'mère s'inquiétera si je reviens tard.

— Lui apprendrez-vous les circonstances qui ont entouré le léger accident arrivé à Michel?

— Il sera difficile d'échapper à toute question, que ce soit ce soir ou demain. J'userai de toute la prudence nécessaire, vous le pensez bien.

Quelques jours plus tard, de terribles nouvelles atteignaient de nouveau les villages de Saint-Denis et de Saint-Charles. Des mandats d'arrestation étaient sur le point d'être émis, paraissait-il, contre les chefs des patriotes et les principaux membres des *Fils de la Liberté*. Les tories et les bureaucrates arrivaient à leurs fins.

Olivier, qui se trouvait chez le Dr Cherrier, apprit l'un des premiers la sinistre rumeur. Il courut chez le Dr Nelson où se trouvaient déjà réunis David Bourdages, le capitaine Blanchard, Louis Pagé, Charles Saint-Germain, Louis Lacasse, le capitaine Jalbert et quelques autres. On parlait haut et ferme. On promettait, on jurait à Nelson qu'il n'avait rien à craindre, que tous à Saint-Denis sauraient le défendre, et que bien mal avisées seraient les troupes de Sa Majesté si elle voulaient entrer dans le village. Olivier fut accueilli avec des bravos et force poignées de mains.

Le Dr Nelson se déclara touché de ces témoignages spontanés et conclut par quelques mots vibrants et clairs comme l'épée:

— Mes amis, dit-il, je n'ai rien à me reprocher, vous le savez, dans ma conduite politique, et je suis prêt à faire face à toutes les accusations qui seront légalement et justement portées contre moi. Si on me somme de me remettre entre les mains des autorités, conformément à la loi et aux usages, je me rendrai; mais je ne permettrai jamais qu'on m'arrête comme un malfaiteur et qu'on me traite ensuite comme tel.

— Ni non plus M. Papineau, cria une voix.

— Très bien, mon ami, répliqua vivement le Dr Nelson. Advenant le pire, nous prierons M. Papineau de se réfugier ici avec Charles-

Ovide Perrault, le Dr O'Callaghan, et tous les autres patriotes qu'on tenterait d'arrêter.

Deux jours plus tard, les prévisions de ces braves se réalisaient. Vingt-six mandats d'arrestation étaient émis contre les patriotes, visant au moins, parmi eux, huit membres du Parlement. Heureusement, les chefs désignés purent fuir à temps. Huit seulement furent emprisonnés sur-le-champ, parmi lesquels le président des *Fils de la Liberté*, André Ouimet.

MM. Papineau, Ovide Perrault, le Dr O'Callaghan, Brown arrivèrent bientôt à Saint-Denis, en compagnie de plusieurs autres patriotes. Thomas Storrow Brown, mal guéri des terribles blessures reçues au cours de la rixe du six novembre, se résolut d'aller à Saint-Charles avec Rodolphe Desrivières et le docteur Gauvin. Ils s'y fortifieraient le mieux possible. L'on parla de la solide maison inhabitée des Debartzch pouvant servir de forteresse, tout comme à Saint-Denis la maison de pierre nouvellement construite de la veuve Saint-Germain.

Déjà, tous savaient que depuis le dix-sept novembre les troupes régulières partaient de Montréal pour opérer les nombreuses arrestations, soit à la rivière Chambly, soit sur tout le parcours du Richelieu. On certifiait que le colonel Gore, un vétéran de Waterloo, avait déjà descendu le fleuve jusqu'à Sorel.

Le vingt novembre, ce dernier fait fut confirmé. Gore allait même partir bientôt de Sorel, à la tête de plusieurs compagnies de fusilliers. Il projetait de rejoindre la petite armée du colonel Wetherall à Saint-Charles, venue de Montréal et ayant traversé à Saint-Hilaire.

Mais aux villages de Saint-Denis et de Saint-Charles les forces furent organisées rapidement. On jura que ni Gore à Saint-Denis, ni Wetherall à Saint-Charles ne passeraient sans qu'il leur en coûtât. L'élite des patriotes les attendait!

XV — SAINT-DENIS!

Olivier n'avait pas tenu sa grand'mère au courant de la gravité extrême des derniers événements. A partir du seize novembre, date de l'émission des mandats d'arrestation à Montréal, contre Papineau et les chefs principaux des patriotes, le jeune homme jouait un double jeu terrible et exténuant. Il s'efforçait d'être calme, sans inquiétude, dès que l'aïeule paraissait et l'interrogeait anxieusement du regard. Chaque après-midi, sous prétexte d'affaires, il s'éloignait pour ne revenir que tard dans la soirée. En son absence, la consigne était donnée: nul n'approchait de la vieille dame sans que Sophie, dont le dévouement se montrait sans bornes depuis les dernières crises

cardiaques de Mme Précourt, eût averti les visiteurs de ne point parler de batailles, ou lointaines, ou prochaines, soit à Saint-Denis, soit à Saint-Charles.

Quant à Michel et à Josephte, un mot d'Olivier avait suffi: ils garderaient le silence de la tombe, avaient-ils promis, sur tout ce qui se passait au village. Un soir, d'un air d'insouciance parfaitement joué, Olivier avait parlé à sa grand'mère d'une petite promenade que pourrait faire Josephte à Montréal. Sans le dire, le jeune homme trouvait prudent d'éloigner la petite. Qui sait? Des scènes de carnage et de brutalité pouvaient se produire au cours de la lutte qui se dressait imminente. Comment ne pas essayer d'épargner ces visions horribles à l'enfant sensible et délicatement élevée, à cette petite Josephte qu'il entourait de tant de soins. Mais la grand'mère s'était récriée, citant les coups reçus par Michel lors de son expédition à Montréal. Olivier avait dû se résigner, tout en gémissant intérieurement de son impuissance.

Le 22 novembre au soir, il rentra vers huit heures à la maison. Il avait à cacher une bien vive inquiétude, car on craignait tout au village depuis que l'on avait appris que le colonel Gore, avec des forces considérables, venait de partir de Sorel, en route vers Saint-Charles. Il demeura donc une bonne demi-heure à mettre en ordre certains papiers importants, puis, pour mieux donner le change, fit un peu de toilette. Sa grand'mère, en le voyant paraître ainsi, avait souri de plaisir. On avait causé jusqu'à dix heures très doucement. L'aïeule ne s'était pas départie un instant de la fine grâce affectueuse qui lui était si particulière. Quel effort avait fait Olivier pour paraître intéressé aux mêmes choses quotidiennes, tandis que son cœur se serrait, que son oreille, attentive au moindre bruit, croyait toujours entendre quelque bruit inusité au dehors. Enfin, on se sépara.

La demie de onze heures sonnait dans la maison enveloppée de nuit et de silence lorsqu'Olivier, encore occupé à sa table de travail, perçut des pas rapides sur le gravier de l'allée du jardin. Il descendit rapidement, ouvrit sans bruit la porte et accueillit, un doigt sur la bouche, le visiteur tardif. Il reconnut en lui le capitaine Lacasse, de Saint-Denis. Ils montèrent. Bien enfermés dans la chambre d'Olivier, où ne dormait pas ce soir-là Michel, retenu au village chez mesdemoiselles Dormicour, mortes d'effroi depuis l'annonce des troupes, les deux hommes purent causer à leur aise. Olivier apprit alors la grave nouvelle de l'arrestation du lieutenant de Sa Majesté, George Weir, envoyé en éclair auprès de Gore à Sorel. Ses déclarations admettaient l'arrivée

probable du colonel Gore, à Saint-Denis, le lendemain matin, de bonne heure. Nelson et Perreault, son aide-de-camp, disposaient tout à cet effet, en ce moment, et appelaient Olivier à l'aide.

Olivier, tout en écoutant, arpentait nerveusement la pièce. Enfin l'heure était venue de se rencontrer face à face avec des ennemis impitoyables. Il était prêt. Il sortirait à la faveur de la nuit de la chère vieille maison où dormaient ses aimées. Reviendrait-il jamais?... A la grâce de Dieu!... Mais le chrétien, en lui, en cet instant, avait moins de sérénité que le patriote, si sincèrement convaincu de remplir un devoir nécessaire. Les exhortations pacifiques de sa grand'mère, les adjurations du curé de Saint-Denis, de tant d'autres hauts et fermes esprits avaient torturé son âme, mais hélas! sans jamais affaiblir sa détermination sourde d'aller quand même jusqu'au bout, et surtout sans faire vaciller cette foi étrange qui lui assurait qu'au fond tous ces sacrifices sanglants accomplis porteraient tôt ou tard leur fruit bienfaisant. Le Canada sortirait fortifié de ce nouveau baptême de sang.

Mais le malheur voulut que, le lendemain matin, ce fût la grand'mère qui pénétra la première dans la chambre du jeune homme. Sous l'empire d'un rêve bouleversant, elle avait voulu causer un peu avec Olivier, lui recommander d'être prudent de plus en plus, au cas où ce songe serait un avertissement.

L'aïeule vit tout de suite que le jeune homme ne s'était pas couché la veille et que même, grand Dieu! il avait dû partir de bien bonne heure. Que signifiait cette fuite imprévue? Maîtrisant les battements de son cœur malade, la grand'mère s'approcha de la table et aperçut les mots que son petit-fils avait écrits à Sophie et à Josephte. Elle se laissa tomber sur le fauteuil placé près de la table de travail. Elle hésita, la main sur les billets d'Olivier. Pourquoi lire ces quelques lignes qui ne lui apprendraient, au fond, que ce qu'elle pressentait depuis longtemps?

Soudain le canon au loin retentit. La bonne aïeule poussa alors un gémissement et se renversa, pâle, tremblante, au dossier du fauteuil. La porte s'ouvrit: Sophie et Josephte coururent auprès d'elle. La petite réprimait avec peine ses sanglots, tout en se pressant contre le cœur de la grand'mère qui lui avait tendu les bras en l'apercevant.

— Madame, oh! pauvre madame, larmoyait Sophie, pourquoi avez-vous pénétré dans cette chambre sans me le dire? Et ce matin, entre tous les matins?

— Sophie, dit l'aïeule avec une énergie dont on ne la croyait plus capable, Sophie, ne me cachez plus la vérité. Aussi bien, ce serait une

cruauté inutile. Olivier est parti, n'est-ce pas?... pour se battre? Saint-Denis a pris les armes?... Écoutez, écoutez au loin cette fusillade!

— Madame, répondit Sophie en pleurant, je ne le savais pas plus que vous, ce matin, je vous le jure... Mais ces bruits affreux... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Ma petite Josephte, il faut avoir du courage. Ne pleure pas ainsi. Viens avec moi: nous ferons de ce jour affreux, où rôde la mort, une journée de prières, de supplications... Sophie, venez! Aidez-moi à regagner mon appartement... Ah! vous lisez le mot de mon héroïque et fol enfant?... Tout ce que j'ai deviné, il vous l'écrit, n'est-ce pas, ainsi qu'à Josephte? Prends ton précieux billet, petite... Bien... Pauvre Olivier! Pourquoi a-t-il craint ainsi de me dire la vérité?

— Madame, dit Sophie tout bas, dans son mot il ne parle que de vous... qu'il vous aime, madame... Ah! cela, nul ne le sait mieux que moi...

— Remets-moi le billet alors, Sophie... Oh! ces coups de canon!... Mon coeur les reçoit tous...

— Venez, madame, venez vite; vous vous étendrez sur une chaise longue. Je vous donnerai votre potion...

— C'est cela, ma fille, car je veux, oui j'en aurai la force, je veux revoir encore mon petit-fils... Et coûte que coûte, je le bénirai encore une dernière fois!

Quelles heures affreuses! Mais le courage de l'aïeule ne montra plus de faiblesse. Elle étonna même le Dr Cherrier, accouru durant l'avant-midi avec sa femme, très effrayée.

Vers trois heures et demie, alors que la lumière allait en diminuant, la fusillade cessa. Peu après, on vit entrer Michel, noir de poudre, les habits en lambeaux, mais les yeux étrangement éclairés. Il courut vers l'aïeule et Josephte, qui le regardaient venir, elles, avec de grands yeux dévorés d'anxiété.

— Non, non, madame Précourt, ne croyez rien de terrible pour M. Olivier. Non, non. Il est blessé au bras. C'est tout... Le Dr Nelson l'a pansé tout à l'heure...

— Pourquoi alors, reprit la grand'mère, ne revient-il pas auprès de moi? Dis-le, mon petit Michel, sans crainte. Tu le sais bien, notre race canadienne-française est brave. Les femmes n'ont jamais été inférieures aux hommes là-dessus. Vois, mon coeur malade a résisté en cette journée si terrible.

— Parle, mon petit homme, fit le Dr Cherrier. Sophie, donnez-lui un peu de vin. Il n'a pas dû se nourrir beaucoup aujourd'hui.

— Madame Précourt, apprit Michel qui avait avalé avec une grimace le vin prescrit par le docteur, M. Olivier ne reviendra que

ce soir, parce qu'il est auprès d'un grand ami mourant. Il m'a dit de vous l'apprendre, que vous le comprendriez si bien!

— Quel ami, hélas? demanda l'aïeule.

— M. Charles-Ovide Perrault.

— Oh! l'holocauste est de taille! s'exclama le Dr Cherrier. Coeur, esprit, caractère, tout était supérieur en ce jeune avocat.

— Mon petit, demanda à son tour madame Cherrier, qui donc est victorieux, en ce moment? C'est important pourtant cela, et personne n'y songe. Qui a remporté la bataille?

— Nous, madame, les patriotes! cria l'enfant, fièrement.

— Pauvre Michel! fit l'aïeule en soupirant, ton orgueil français est satisfait, mais si tu savais comme la paix, la paix à tout prix, est une chose infiniment plus précieuse... Mais où vas-tu?

— A la recherche, madame, de Mlle Thérèse Dormicour. Elle s'est enfuie ce matin de la maison, folle de terreur... Sa soeur a été plus brave... En ce moment, elle soigne six blessés anglais. Elle m'envoie pour retrouver bien vite sa soeur. Elle lui aiderait si bien, car elle connaît un peu la médecine, elle aussi.

— Vas-y, mon bon enfant, vas-y, déclara le docteur. Tiens, j'y pense, je l'ai vue, cette vieille demoiselle, se diriger, vers midi, du côté du pont de l'Amyot. Ma vieille cervelle se trouble, vraiment, en face de tous ces événements incroyables... J'oublie... Dis-moi encore cependant, avant de t'éloigner, petit, il y a beaucoup de morts parmi les nôtres?

— Douze morts, M. le docteur, et presque autant de blessés, a déclaré devant moi, à M. l'abbé Lagorce et à M. Olivier, le grand chef des patriotes de Saint-Denis, le Dr Nelson. Excusez-moi maintenant, il faut que je fasse mon devoir...

— Grand'mère, laissez-moi accompagner Michel, pria Josephte.

— Laissez-la courir un peu la route, en effet, la petite, dit le docteur. Cela fera du bien à

VIGNETTES
DE TOUS GENRES

TÉLÉPHONEZ
MARQUETTE
4549

JOUR ET NUIT

La PHOTOGRAVURE
NATIONALE
LIMITÉE

282 RUE ONTARIO OUEST
PRÈS BLEURY MONTREAL

ses nerfs trop secoués... Bien! Et maintenant, madame Précourt, vous allez vous mettre au lit avec une nouvelle potion que je vais prescrire. Aucun adieu, voyons! Ma femme et moi nous retournerons au village. Ma voiture est ici, vous le savez.

LE SOIR DE LA DÉFAITE DE SAINT-CHARLES

Olivier revit donc son aïeule, dans la soirée de ce 23 novembre inoubliable. Ils échangèrent peu de mots, mais restèrent longtemps la main dans la main, silencieux, émus, reconnaissants envers Dieu de ce nouveau bienfait de la vie conservée.

Avant qu'Olivier se retirât, la grand'mère le pria de s'agenouiller afin que sa main pût bénir sa folle tête héroïque. Il lui semblait qu'alors Dieu avait pitié, comme elle, des gestes de révolte de ce petit-fils qu'elle aimait, vraiment, plus qu'elle-même en cet instant. Olivier avait courbé la tête sous les paroles de sa grand'mère et quand il la releva, il y avait des larmes dans ses yeux si ardents, sans peur, et qui la défiaient encore, en leur douloureux et hautain désespoir.

Toute la journée du lendemain, une assez forte fièvre retint le jeune homme dans sa chambre. L'aïeule y entra plusieurs fois mais ne voulut pas y demeurer afin qu'il reposât plus sûrement. Vers sept heures, le soir, Olivier sortit tout à coup de son sommeil, parfaitement délivré de toute torpeur. Il se dressa sur son séant. Il regarda partout. Personne n'était donc demeuré auprès de lui? C'était étrange. Et sa grand'mère? Vaguement, il se souvenait qu'il y avait une heure à peine elle s'était penchée sur son front; elle avait murmuré certaines paroles qui lui avaient semblé étranges. Mais quelles étaient ces paroles? Il passa la main sur son front. Ah! oui... la mémoire lui revenait: "Mon grand... comme je voudrais ne pas te quitter... maintenant... Mais si Dieu le veut, qu'y puis-je? Mon enfant chéri, je te laisse mon âme... Ma paix... mon amour!"

Olivier fut soudain debout. Un serrement de cœur horrible venait de le saisir. Qu'avait-il donc? Était-ce la maladie seulement qui l'étouffait ainsi? Ramassant toutes ses forces, il s'habilla. Ses nerfs agités lui donnaient une force factice extraordinaire. Il prit un verre de tisane puis sortit de sa chambre. Au même instant, à l'autre bout du corridor, Sophie, la figure bouleversée, quittait la chambre de sa grand'mère. Elle courut vers lui avec des gestes d'effroi.

— M. Olivier, que faites-vous? Avec votre fièvre!

— J'en suis délivré, Sophie. Ne vous alar-

mez pas ainsi... Mais... qu'y a-t-il? Vos yeux sont fixes, remplis d'une frayeur sans nom!

— M. Olivier, retournez à votre chambre... de grâce! reprit Sophie, dont les mains tremblaient tout en repoussant le jeune homme.

— Certainement, ma bonne Sophie, mais laissez-moi auparavant aller souhaiter une bonne nuit à grand'mère. Voyons, Sophie, qu'avez-vous à me rudoyer ainsi? Vous voyez bien que mon bras malade m'empêche d'être victorieux de vous?

— Je ne veux pas que vous entriez ce soir chez madame Précourt... Ah! mon Dieu! M. Olivier, M. Olivier... vous ne comprenez donc pas... je viens de la voir... et je crois qu'elle est... qu'elle est...

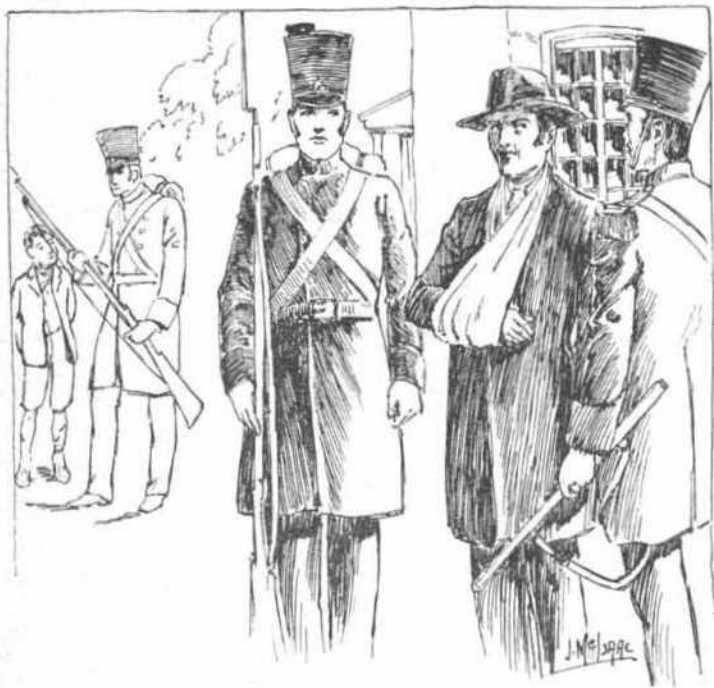
Olivier poussa un cri et bondit cette fois jusqu'à la chambre de l'aïeule. Il se précipita vers le lit et aperçut, en effet, sur le visage toujours gracieux, tendre et doux de son aïeule les marques indéfinissables mais sûres, hélas! du passage de la visiteuse sans merci: la mort.

Il tomba à genoux avec un sanglot. Sa main gauche saisit les mains diaphanes, ses lèvres s'y appuyèrent. Des teintes déjà cireuses couvraient les doigts froids mais non raidis. Il y avait peu de temps, il le comprenait maintenant, ces mains avaient frôlé son front fiévreux, en une dernière et suprême bénédiction. Il pria quelque temps ainsi. Il allait sortir, après avoir recouvert la morte d'un drap, lorsqu'il entendit des cris, des vociférations, mêlés à des pleurs et au bruit, lui semblait-il, d'un fouet qui siffle en retombant. Il écouta encore. Ces pleurs? Mais c'étaient ceux de Josephte!

Grand Dieu! Que se passait-il?... On s'était battu cet après-midi à St-Charles... Dans les moments où la fièvre lui laissait du répit, Olivier avait entendu le Dr Cherrier l'apprendre à sa grand'mère. Mais alors?... les soldats étaient venus jusqu'ici... dans son jardin... Ils étaient victorieux, peut-être... Et on venait le chercher... Ah! Dieu! ces cris de Josephte... Olivier descendit comme un fou.

Quelques secondes plus tard, le jeune homme, pris de rage, détachait d'un arbre le petit Michel qu'un soldat ivre fouettait en criant: "Speak, where is Mr. Precourt, if he is not in the house, speak!" Puis, Olivier saisit le soldat à la gorge de sa seule main gauche. Il allait, de sa force nerveuse décuplée, lui créer un mauvais parti lorsque deux officiers anglais débouchèrent à droite. L'un empoignait le bras valide d'Olivier tandis que l'autre, d'un coup de pied et d'un retentissant: "Shame!", envoyait rouler à quelques pas le lâche agresseur du petit Michel.

— Je vous demande pardon pour cette brute, M. Précourt, dit l'officier dans un français assez bon et en saluant froidement. Olivier re-



Nous devons vous arrêter... Vous avez été trahi par l'un des vôtres... et voici un mandat d'arrestation en règle..

connut en tressaillant un ami du capitaine Walker, rencontré chez Mathilde durant l'hiver. Cet ivrogne, monsieur, a mal compris les ordres. Nous devons vous arrêter, c'est vrai. Vous avez été trahi par l'un des vôtres qui vous en veut depuis longtemps, paraît-il, et voici un mandat d'arrestation en règle. Capitaine Lorne, ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon, transportez ce garçon dans la maison... Bien, laissez cette petite fille vous suivre... Revenez aussitôt, n'est-ce pas?

— Monsieur, dit Olivier, raidi, très pâle, mais avec la même dignité que son adversaire, j'accepte vos excuses. Je suis prêt à me rendre... Puis-je me défendre avec ce bras fracassé?... Mais je laisse ici... des êtres chers... L'un vient d'expirer... Voulez-vous me permettre de les revoir tous... un instant, un court instant?...

— Bien, monsieur, c'est accordé. Est-ce tout?

— Non; vous êtes humain, monsieur, et un gentilhomme, je le vois. Si vous le pouvez, épargnez à cette vieille maison l'horreur de l'incendie et du pillage qui viennent, je le vois. En vous rappelant la brutalité de votre soldat, vous vous direz que cette clémence a effacé son geste ignoble.

— Si je le puis, monsieur, c'est entendu.

— Si vous le pouvez?

— C'est presque une promesse que vous m'arrachez là, monsieur. Mais hâtez-vous! Notre victoire de Saint-Charles, qui nous venge de la honte de Saint-Denis, m'oblige d'être auprès de mon chef, Wetherall, le plus tôt possible. D'autres ordres pressent.

L'âme angoissée, mais sans que sa misère intérieure parût en son visage blême et tiré, Olivier, un peu plus tard, cheminait sur la

route. Une courroie enserrait son poignet gauche et le liait à l'un des officiers venus pour opérer son arrestation. Il sentait encore autour de son cou la tendre pression des petits bras de Josephte. Comme elle sanglotait sans bruit en l'embrassant de toutes ses forces, l'adorable petite soeur! Il avait dans l'oreille le murmure des mots que lui soufflait, avec quelle peine, Michel, encore tout endolori: "M. Olivier, après-demain... nous partirons d'ici... Josephte et moi... Nous irons chez la princesse... Elle aura si bien soin de Josephte... Vous êtes content?... Comme vous me pressez fort, M. Olivier... Adieu, adieu!"

Puis, Olivier revoyait son aïeule, ses beaux traits déjà empreints de la douce majesté de la mort... Sophie et Alec la veillaient... et la garderaient ainsi jusqu'au bout, avaient-ils promis, en serrant la main valide du jeune homme. Oh! miséricorde du Ciel! Elle n'avait pas vécu cette dernière heure d'humiliation et de misère, la douce vieille tant aimée!

Soudain, tout se brouilla. Olivier sentit qu'il défaillait et que ses compagnons, surpris, le retenaient dans leurs bras.

Ce fut la nuit. Il perdit tout à fait conscience, pour se réveiller, quelques heures plus tard, prisonnier dans une pauvre maison du village de Saint-Charles, qui avait échappé par miracle à l'incendie qui faisait rage encore partout.

Marie-Claire DAVELUY

(Fin de la première partie)



BONS MOTS

Le professeur.—Elève Simon, qu'entendez-vous par fleuves?

— Simon.—Les fleuves, ce sont des privilégiés; ils suivent leurs cours sans sortir de leur lit.

* * *

— Le joli petit garçon! Quel âge avez-vous, mon enfant?

— Ça dépend, monsieur: quand je suis avec papa, j'ai huit ans; mais quand je suis avec maman, j'en ai six.

* * *

A la poste, ce dialogue entre la buraliste et un paysan:

— Votre lettre est trop lourde, il faut y ajouter un timbre.

— Ben! si j'ajoute un timbre elle sera encore plus lourde!

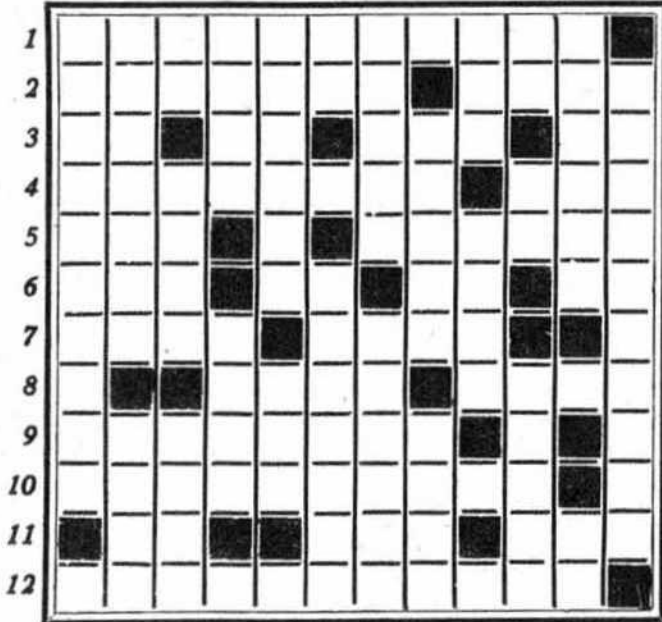
Concours de Juin-Juillet 1938

MOTS CROISÉS

LA TERRE DE NOS AIEUX

par Marie-Claire DAVELUY

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12



VERTICALEMENT

1. Ville du Saguenay, avec évêché. Le plus grand centre de pulpe du monde entier. Mot algonquin signifiant: "Jusqu'ici c'est profond".
2. Fatigué à l'excès. — Va çà et là à l'aventure.
3. Article arabe. On dit aussi EL. — Qui existe réellement. — Garnit le bâtiment, le mât, etc.
4. Action de tirer. — Attachai avec un lien.
5. Titre des fonctionnaires civils, des ministres du culte, des savants en Turquie. Se met après le nom propre. — Du verbe avoir.
6. Fleuve côtier de France qui baigne Saint-Omer. — Combattrà corps à corps.
7. Cité du Yucatan (Mexique), où l'on trouve des ruines indiennes. — Aux parlements anglais et canadien, dans les partis opposés, il est entendu que l'absence d'un membre est compensée par l'abstention d'un autre. Verbe réfléchi.
8. Fabriqua dans une usine. — Le meurtrier d'Abel.
9. A fait usage. — Située.
10. Article contracté mis pour à le. — Carte à jouer. — Marquai la cote.
11. En Angleterre, petit propriétaire franc tenancier. — Ville de Babylonie, aujourd'hui Hit.
12. Ville surnommée "la reine des Cantons de l'Est" (Québec).

HORIZONTALEMENT

1. Ville de la province de Québec dont le nom rappelle la belle victoire de Salaberry, le Léonidas canadien, sur l'armée américaine.
2. Ville de la Nouvelle-Ecosse fondée en 1749 par lord Halifax; capitale, archevêché. Port très vaste qui pourrait abriter les flottes du monde entier. La plus grande raffinerie de sucre du Canada. — Apprises (leçons).
3. Terminaison d'infinif. — Note de la gamme. — Changée. — Exclamation marquant la surprise, etc.

4. Constatas la carence d'une personne dans une affaire d'honneur. — Principe de la vie.
5. A le courage de. — Rendre lisse.
6. Affaibli. — Pronom personnel. — Conjonction exprimant la négation.
7. Suisse célèbre dont le prénom est Guillaume. — Nom donné à des végétaux de Java dont on tire des sucres un certain poison.
8. Neuvième lettre de l'alphabet grec. — Répétition d'un son.
9. Comté de la province de Québec (district d'Arthabaska) dans l'intérieur des terres au sud du Saint-Laurent. Chef-lieu: Inverness.
10. Mettrait en colère.
11. Note de la gamme. — Monnaie de compte du Portugal et du Brésil. — Cri de douleur.
12. Ville et paroisse de la province de Québec, au pied du canal portant son nom, sur la rive du Saint-Laurent. Possède plusieurs manufactures. Porte le nom d'un gouverneur de la Nouvelle-France (1726-1747).

Faire parvenir ses solutions au plus tard le 23 juillet 1938 à l'Oiseau bleu, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal, Québec.

Solution du problème de mai 1938

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

1	P	R	I	N	C	E	A	L	B	E	R	T
2	L	E	■	S	O	U	L	■	H	O	U	■
3	A	G	E	■	L	■	B	O	N	■	C	E
4	C	I	■	L	O	B	E	■	A	■	H	E
5	A	N	A	■	M	A	R	M	I	T	E	S
6	G	A	Z	■	B	U	T	A	S	■	U	■
7	E	■	A	P	I	■	A	N	■	A	S	A
8	■	P	L	I	E	■	■	I	V	R	E	S
9	B	U	E	■	B	U	T	■	T	S	I	■
10	E	R	E	■	M	O	R	O	S	E	■	L
11	C	O	■	N	O	N	■	B	A	R	G	E
12	S	T	B	O	N	I	F	A	C	E	■	S

Gagnantes du Concours

- 1.—Mlle Madeleine Le Gendre, 10551, rue de la Roche, Montréal, Académie Saint-Arsène.
- 2.—Mlle Gabrielle Péloquin, 117, rue Royale, Sorel, Québec.
- 3.—Mlle Marguerite-Marie Cook, 83, avenue des Oblats, Québec, Couvent de Saint-Sauveur.
- 4.—Mlle Thérèse Pauzé, Rawdon, Québec, Académie de Sainte-Anne.
- 5.—Mlle Jeanne Robillard, Saint-Roch-de-l'Achigan, Comté de l'Assomption, Québec, Couvent de Saint-Roch.
- 6.—Mlle Marie-Thérèse Lépine, Saint-Cuthbert, comté de Berthier, Pensionnat de Sainte-Anne.

Chacune des gagnantes a reçu en prime de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal la somme de cinquante sous.

TABLE DES MATIÈRES

AOÛT - SEPTEMBRE 1937
JUN - JUILLET 1938

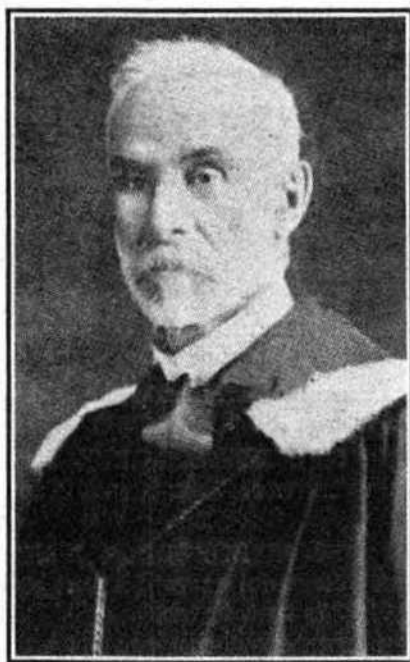
Ali-Baba et les quarante voleurs.....	(Illustration).....	162
A mon fils (poésie).....	Pierre Lestienne.....	38
Anecdote.....		167
Au cœur de la province, à Québec.....	(Illustration) Marie-Rose Turcot.....	24
A un vieil arbre (poésie).....	Pamphile Le May.....	87
Avis important.....	Le Directeur de l'Oiseau bleu.....	86, 285
Bâton-Tape.....	(Illustration).....	260
Blanche-Neige.....	Marie-Rose Turcot.....	231
Bons mots.....	25, 28, 47, 49, 70, 79, 156, 163, 165, 198, 285, 315	
Cerisiers nippons en fleurs.....	M.-S. Yanase.....	263
Chevalier de la Belle Étoile.....	C. F.....	210
Cloche d'argile.....	J.-M. Nérès.....	229
Colbert (Jean-Baptiste).....	(Illustration).....	95
Congrès eucharistique national à Québec.....		209, 252
Contes de fées.....	Le Directeur.....	2
Correspondance.....	22, 49, 79, 119, 147, 178, 211, 244, 276, 301	
Courrier de la Fauvette.....	21, 48, 78, 118, 146, 177, 210, 243, 275, 300	
De l'ascendant.....	C. F.....	243
Devant la forêt (poésie).....	Albert Ferland.....	43
Devinettes.....		140, 228
Ducharme (M. l'abbé Charles-Joseph).....	(Illustration).....	31
Encyclopédie.....		93
En filant.....	C. F.....	118
Est-on curieux?.....	C. F.....	146
Gallicismes.....		285
Gamelin (Mère Émilie).....	(Illustration).....	255
Garneau (François-Xavier).....	(Monument).....	145
Graphologie.....	Soeur Jeanne.....	22
Henri IV.....	(Illustration).....	159
Hommage à Dollard des Ormeaux.....		258
Hommage à S. E. Mgr Gauthier.....		2
Ils s'en donnent à cœur joie!.....	Philippe.....	166
Jean veut faire un habitant.....	Marie-Rose Turcot.....	71
La Belle et la Bête.....	(Illustration) Mme Leprince de Beaumont.....	3
La Bête-à-sept-têtes.....	(Illustration).....	290
La chatte blanche.....	(Illustration).....	226
La dimension du jour en 24 heures.....		11
La gloire sortant du combat.....	Georges Delfosse (Tableau).....	259
La journée du 28 juin.....	A. de la R.....	24
La journée du 30 juin.....	A. de la R.....	24
La leçon de catéchisme.....	Adjutor Rivard.....	144
La page des philatélistes.....	61, 91, 123, 155	
La petite Blanche-Neige.....	(Illustration) Les frères Grimm.....	34

La petite École.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	39
Le combat du "Pélican".....	(<i>Illustration</i>) <i>A. de la R.</i>	28
Leçon de lettrage.....	<i>Lys du Canada</i> 26, 58, 88, 120, 134, 172, 204, 238, 270	
Lefebvre (le R. P. Camille).....	(<i>Illustration</i>).....	63
Le Géant aux cheveux d'or.....	(<i>Illustration</i>).....	131
Le miracle de la Charité.....	219
Le Moulin de Vincennes.....	(<i>Illustration</i>).....	188
Le Mont-Royal dans la lumière de mai.....	<i>Albert Ferland</i>	295
L'encens.....	<i>XX</i>	168
Le Petit Septuor de la Bonne Chanson.....	(<i>Illustration</i>).....	304-305
Le prince Désir.....	(<i>Illustration</i>) <i>Mme Leprince de Beaumont</i>	194
Le questionnaire de la jeunesse.....	(<i>Illustration</i>) <i>L'abbé Étienne Blanchard</i>	
..... 12, 44, 76, 124, 142, 186, 220, 236, 268,	302
Le rêve d'un jeune patriote.....	<i>Ariane</i>	56
Les bateliers de Bethsaïde.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	197
Les bienfaits de la joie.....	<i>C. F.</i>	177
Les Cercles des Jeunes Naturalistes.....	<i>Marcelle Gauvreau</i> 9, 41, 73, 108, 138, 169, 200, 232, 264,	295
Les deux amis.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	141
Les écoliers en vacances.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	164
Les petits Patriotes du Richelieu.....	(<i>Illustration</i>) <i>Marie-Claire Daveluy</i>	
..... 14, 50, 80, 111, 148, 179, 212, 245, 277,	307
Les trois flots du Bic (poésie).....	<i>Fulgence Charpentier</i>	20
Lise.....	<i>Ariane</i>	274
L'oasis.....	<i>Ariane</i>	199
L'oiseau d'or.....	(<i>Illustration</i>).....	99
L'origine du papier buvard.....	110
Louis XIII.....	(<i>Illustration</i>).....	191
Louis XIV.....	(<i>Illustration</i>).....	223
Marquette (le R. P. Jacques).....	(<i>Illustration</i>).....	57
Marsan (le Dr Amédée).....	(<i>Illustration</i>).....	319
Micheline.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	102
Mots croisés..... 29, 62, 94, 126, 158, 189, 222, 254, 286,	316
Neige d'avril.....	<i>Ariane</i>	242
Oui, ... j'inscris... ..	<i>C. F.</i>	300
Painchaud (le Dr Joseph).....	(<i>Illustration</i>).....	287
Pierriche.....	(<i>Illustration</i>) <i>Louis-Honoré Fréchette</i>	66
Pour honorer la mémoire des Patriotes.....	(<i>Illustration</i>) <i>Jean Bruchési</i>	92
Pourquoi pas vous?.....	<i>C. F.</i>	275
Pour rendre les loisirs instructifs.....	107
Pour rire..... 11, 72, 107, 140, 157,	242
Premier janvier (poésie).....	<i>Jean Bruchési</i>	130
Prière à saint Jean-Baptiste.....	293
Quelques définitions.....	43
Quelques idées sur —.....	<i>C. F.</i>	21
Récréons-nous..... 15, 56, 155, 167, 168, 197, 230, 235,	294
Rêve de Noël (poésie).....	<i>Blanche Lamontagne-Beauregard</i>	98
Richelieu (le cardinal de).....	(<i>Illustration</i>).....	127
Rions un peu..... 8, 43, 133, 188, 253, 274,	292
Tentation antique et toujours nouvelle.....	140
Un apôtre de la Bonne Chanson.....	<i>Lino Lenoir</i>	306
Un art.....	<i>C. F.</i>	48
Un Eden ignoré.....	<i>Ariane</i>	156
Une histoire pas pour les enfants.....	<i>L. Blondin-Dubé, S.J.</i>	46
Vous arrive-t-il parfois?.....	<i>C. F.</i>	78

Une page d'histoire



UN APOTRE DE LA VIE RURALE



LE Dr AMEDEE MARSAN

"Je veux faire de l'agriculture ma carrière tout entière; Dieu pourvoira aux autres choses de ma vie." Ces paroles révèlent l'idéal élevé du jeune étudiant qui était entré au collège de l'Assomption en 1858.

Toujours premier de ses classes, il pourrait à la fin de son cours classique choisir la profession où s'illustreront certains de ses condisciples: Wilfrid Laurier, Louis-Amable Jetté, Joseph-Israël Tarte... Son stage terminé chez Me Jean-Jacques Loranger, il n'aurait qu'à se présenter au barreau pour y être admis... Ni les perspectives d'un brillant avenir dans la carrière du droit, ni les conseils désintéressés de ses proches, ni les objurgations de ses amis ne le détourneront du rêve de sa jeunesse: se vouer à l'agriculture, renouveler les méthodes

de culture et développer chez les Canadiens français l'amour raisonné de la bonne terre nourricière.

Amédée Marsan fut l'un des plus brillants élèves de l'École d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière où il étudia pendant un an.

Durant trente ans, il fut l'âme dirigeante de l'École d'Agriculture de l'Assomption qu'il avait fondée en 1867. Cette institution venait à peine de fermer ses portes en 1899 que déjà l'École d'Agriculture d'Oka était en formation. Dom Antoine, alors abbé de la Trappe, invita M. Marsan à donner des conférences aux étudiants. Il fut peu après nommé directeur des études, professeur attitré, puis en 1908, directeur scientifique de cette École, devenue l'Institut agricole d'Oka, aujourd'hui affilié à l'Université de Montréal.

Pendant plus de cinquante ans, ce fervent ami du sol fut non seulement le conseiller, mais aussi le guide des agriculteurs du Québec. Pour couronner son oeuvre et reconnaître ses mérites, sir Charles Fitzpatrick, gouverneur de cette province, lui remit en 1921 le diplôme du Très Grand Mérite agricole. Digne couronnement d'une utile carrière.

A l'exemple du Dr Marsan, **la Sauvegarde**, compagnie canadienne-française d'assurance sur la vie, s'est fixé un idéal, celui de veiller sur les intérêts économiques des Canadiens français. C'est à la réalisation de ce dessein que tendent tous ses efforts et c'est là la raison pour laquelle tous les Canadiens français se doivent de l'encourager.

Profitez de vos vacances pour venir visiter notre Librairie

Vous y trouverez tous les livres de classe et les fournitures scolaires dont vous aurez besoin en septembre prochain.

LIVRES CLASSIQUES: Pour l'Enseignement primaire et secondaire.

ARTICLES de CLASSE: Mobilier scolaire — Tableaux noirs — Cartes géographiques — Globes terrestres — Papier à dessin — Cahiers — Crayons — Encre — Sacs et valises d'écoliers, etc.

Sur demande, nos catalogues sont envoyés aux professeurs.

54 ouest,
rue Notre-Dame

GRANGER FRÈRES

Lancaster
2171

rentes viagères



LE SALARIE doit ressembler au vanneur: c'est-à-dire abandonner les choses inutiles pour économiser davantage. Et toujours se suffire: avec son salaire quand il travaille, avec sa rente viagère quand il chôme. Son épargne, chez nous, peut en faire un rentier à vie.

Dans un mois, s'il le désire.

❖ CAISSE ❖
NATIONALE
D'ÉCONOMIE

55 ouest, rue S.-JACQUES
Montréal — HARbour 3291

garanties